



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial - Session 1 – Jeu 1

Novembre 2020

Acrostiches d'automne

Exercice bien connu des ateliers, dont ceux du CLEC, l'acrostiche permet ici de vagabonder entre l'actualité et la saison. Au-delà des lettres de AUTOMNE et NOVEMBRE, tous ont pu s'aventurer sur d'autres sujets du moment.

... avec le mot AUTOMNE...

Au temps où les feuilles vieilles

Une à une se détachent,

Timide, la flore

Ourdit le complot.

Masques luisants d'or

Nous éblouissent de leur tache

En égayant les taillis.

Mireille Gras

Attention

Un virus

Terrible

Opère et

Menace

Notre

Existence

Yvan Blanc

Annonce « Occasions du garage »

Automobile

Unique

Taxi

Optimal

Mécanique

Neuve :

Extra !

Olivier Costes

AVEC **U**NE **T**ARTIFLETTE **O**UBLIONS **M**OMENTANEMENT **N**OS **E**NNUIS !

ANTOINE, **U**RSULA, **T**ATIANA, **O**SCAR, **M**ARIE, **N**OÉMIE, **E**CHANGENT.

Maryse Destrem

Un message en ton absence

A vrai dire je n'aime pas trop cette saison

Une tache de rousseur géante

Tanne la nature d'un cuir amer

On se recroqueville en vue de l'hiver

Minés par la course du jour

Navrés de se racornir

Etonnés de se voir vieillir

Liliane Millet

« **A**u fait, je ne te l'ai pas dit

Une dame a téléphoné

Tu la rappelleras mardi

On s'inquiète de ta santé...

Mais elle n'a pas dit son nom.

Ne voudrais pas être indiscreète, mais...

Elle a parlé sur un ton ! »

Olivier Costes

... avec le mois de NOVEMBRE...

Novembre

Octobre

Vendanges

Effluves

Mout

Bouteille

Raisin

Elixir

Gérard Gonach

Ne rien dire

Oublier

Vivre intensément

Ensemble

Même confinés

Bras-dessus, bras-dessous

Réunis et heureux

Ensemble

Yvan Blanc

Nier l'évidence ne servirait à rien

On est à nouveau confinés

Voués au tête-à-tête avec son emploi du temps

Exclus de la société active

Mauvaises branches fragiles

Bois secs qui ne porteront plus de fruits

Reclus, mais pas résignés

Espérant encore et toujours

Liliane Millet

Le tract du succès

Nous,

Ouvriers

Victorieux :

Ensemble,

Mesurons

Bien

les **R**ésultats

de l'**E**ntente !

Olivier Costes

... avec les deux ... ou plus encore...

Non, nos quatre saisons ne manquent pas d'aur **A**

On les passe souvent sans s'arrêter un pe **U**

Voir rosir la bruyère et flamber le genê **T**

Entendre un gai ressac chanter pianissim **O**

Musarder nez en l'air sur un sentier sans no **M**

Boire au creux de la main l'eau du torrent alpi **N**

Rouler du même jeu en prairie comme en neig **E**

Et toi, toi ! vieux soleil, tu vois cela de haut...

André Bonnisseau

Nous marchions en sous-bois écrasant de nos groles éculées
Odeur capiteuse du tapis moelleux de feuilles chues
Végétation mordorée, harmonie forestière.
Engoncés dans de chauds vêtements
Manteaux de laine, imperméables
Baissant la tête, écartant hautes brindilles
Ronces agressives, nous récoltions marrons et châtaignes
Eparpillés au sol, bourrant nos poches des fruits débogués

Alourdis de notre précieux magot nous rentrions :
Ultime moment de cette promenade
Trésor déversé sur la grande table
Offrande plus ou moins copieuse,
Marrons d'Inde, châtaignes à griller
Noble récolte ajoutée aux autres
Enrichissant la provision.

Car les jours de mauvais temps
Orage, neige ou pluie battante
Nous restions entre les murs du pensionnat
Forcément déçus de ne pouvoir sortir
Indécis, hésitant entre lecture ou jeux de société
Ne sachant choisir quelle activité
Espérant l'éclaircie, l'instant propice pour
Seulement s'échapper, profiter de la nature.

Madeleine Degroote

... avec d'autres sujets d'inspiration du moment...

COMMENT **O**UBLIER **N**OS **F**ANTASMES **I**NCENDIAIRES **N**OS **E**CRITS
MORTIFERES **E**T **N**OS **T**RIBULATIONS ?

Maryse Destrem

Joli mois de novembre
Où se déploient sur les branches des arbres
En camaïeux les jaunes et les ocres
Ah le beau spectacle depuis la fenêtre de ma chambre !
Voudrais-je sortir pour me détendre
A l'extérieur que la police viendrait me le défendre
Il ne faut pas risquer de contaminer les autres
Ni s'exposer au virus tentaculaire
C'est pourquoi il reste peu à faire
Un peu de lecture, quelques jeux d'écriture
Du temps passé devant les écrans bleuâtres
Où un peu angoissé l'on espère
Ne pas voir repasser la vague rouge *trumpière*
A la tête de la nation qui se veut la première...
Le verdict tombe enfin, qui éclaire
D'un éclat d'espérance le joli mois de novembre

Marie-Noëlle Rouanet

Ce matin, le ciel est bleu, le soleil brille
On ne peut pas sortir, peu importe
Nous pourrons nous adonner à l'écriture
Faire du mieux possible et, comme au temps de l'école
Il conviendra de rédiger un texte si possible sensé...
Négligeons les détails, concentrons-nous sur l'essentiel
Et ce n'est pas facile quand l'inspiration nous fait défaut
Mais rien ne presse pour poétiser la vie
Et coucher sur le papier ses meilleurs moments
Ne nous décourageons pas, le principal c'est d'y croire
Tiens... il est déjà midi !

Georges Wallerand

Période

Atroce

Nécessitant

Discipline

Enfermement pour

Maitriser cette

Invasion

Endémique

Yvan Blanc

Calamité récurrente

Obsession

Vies gâchées

Impuissance du monde

« **D**ésesp' errance »

Liliane Millet



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne – Novembre 2020
Session 1 – Jeu 2

Des titres pour un texte

Trouver des titres de romans existants écrits ou traduits en français, selon ces contraintes :

- * Un titre qui contient le nom d'un pays
- * Un titre qui contient un prénom
- * Un titre qui contient le mot « histoire »
- * Un titre avec deux verbes
- * Un titre de plus de 10 mots
- * Un titre qui contient un mois de l'année ou une saison
- * Un titre qui contient un nom commun en langue étrangère
- * Un titre avec un ou plusieurs nombres
- * Un titre qui contient le nom d'un animal
- * Un titre qui contient une couleur.

Rédiger un texte en utilisant uniquement les mots contenus dans ces dix titres (ou du moins en y ajoutant le moins possible de mots « parasites »).

Il est clair que dans cet exercice, la rigueur absolue (utiliser tous les mots et ne pas en rajouter) était un challenge quasi inatteignable. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que chacun des rédacteurs ait interprété la consigne pour la mettre à la main du texte que lui inspiraient ses 10 titres. Certains ont indiqué les mots ajoutés, d'autres non... aux curieux de jouer !

- *La Vie quotidienne dans les chemins de fer au XIXe siècle* (Henri Vincenot)
- *Les tortues de Tasmanie* (Jack London)
- *Un singe en hiver* (Antoine Blondin)
- *Alice au pays des merveilles* (Lewis Carroll)
- *Les malheurs de Sophie - Les petites filles modèles* (Comtesse de Ségur)
- *Weekend à Zuydcoote* (Robert Merle)
- *Savoir aimer* (Marc Oraison)
- *Les quatre filles du docteur March* (Louisa May Alcott)
- *La vie en rose* (Gilles Diederichs)
- *Secret du bonheur* (Henri Regnault)

À l'époque de la vie quotidienne dans les chemins de fer du XIXe siècle, les NAC n'existaient pas. Alors, un chien de l'Alaska, une tortue de Tasmanie et... pourquoi pas, un singe en hiver à la maison, pouvaient être une merveille pour Alice mais un malheur pour Sophie, petite fille modèle qui passait ses weekends à Zuydcoote.

Savoir aimer la vie, s'émanciper comme les quatre filles du docteur March, voir la vie en rose, c'est le secret du bonheur.

Georges Wallerand

- 🌸 *France, récit d'une enfance* (Zahia Rahmani)
- 🌸 *La grand-mère de Jade* (Frédérique Deghelt)
- 🌸 *Histoire d'une fille de ferme* (Guy de Maupassant)
- 🌸 *Lire, écrire, transmettre* (Cécile Ladjali)
- 🌸 *Comment construire un code moral sur un vieux sac de supermarché* (Avraham B. Yehoshua)
- 🌸 *Printemps et autres saisons* (J. M. G. Le Clézio)
- 🌸 *Le petit blond de la Casbah* (Alexandre Arcady)
- 🌸 *Les trois quarts du temps* (Benoîte Groult)
- 🌸 *Le poids du papillon* (Erri de Luca)
- 🌸 *La couleur pourpre* (Alice Walker)

Dans ma bibliothèque je lis l'histoire d'une fille de ferme. C'est le récit d'une enfance aux saisons colorées. La grand-mère de Jade est arrivée en France au printemps 1954 munie d'un vieux sac de supermarché de couleur pourpre. Les trois-quarts du temps elle rêve au petit blond de la casbah et au poids des codes moraux de son pays. Comment se construire libre comme un papillon ? Elle ne sait pas écrire mais c'est Jade sa petite-fille qui transmettra son histoire.

Maryse Destrem

- 🌸 *Pologne* (James A. Michener)
- 🌸 *Emma* (Jane Austen)
- 🌸 *L'histoire sans fin* (Michael Ende)
- 🌸 *Écrire et vivre libre* (30 auteurs cheminots)
- 🌸 *Le crocodile devenu le sac à main de Karl Lagerfeld* (Marie-Noëlle Demay)
- 🌸 *Printemps au parking* (Christiane Rochefort)
- 🌸 *Replay* (Ken Grimwood)
- 🌸 *325000 francs* (Roger Vailland)
- 🌸 *Le cheval d'orgueil* (Pierre-Jaquez Hélias)
- 🌸 *Le carnet d'or* (Doris Lessing)

Sur le parking de l'aéroport de Lagerfeld, elle sort un carnet afin d'écrire à Karl :

« Notre histoire de ce printemps arrive à sa fin, soyons francs ! Je pars sans toi pour la Pologne. Je veux vivre libre. Ta main est devenue trop lourde au mors du cheval sauvage que je suis. Tu auras l'orgueil nécessaire pour ne pas appuyer sur la touche *replay* et verser des larmes de crocodile.

Ps : j'ai dans le sac tes 325000 euros en lingots d'or.

Emma

Marie-Christine Vacavant

- 🌸 *Le moulin de Pologne* (Jean Giono)
- 🌸 *Harry Potter et la chambre des secrets* (JK Rowling)
- 🌸 *Histoires extraordinaires* (Edgar Allan Poe)
- 🌸 *Mange, prie, aime* (Elizabeth Gilbert)
- 🌸 *L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea* (Romain Puertolas)
- 🌸 *Feuilles d'automne* (Victor Hugo)
- 🌸 *Dreamcatcher* (Stephen King)
- 🌸 *Le tour du monde en 80 jours* (Jules Verne)
- 🌸 *Les yeux du dragon* (Stephen King)
- 🌸 *Octobre rouge* (Tom Clancy)

Octobre était resté coincé en Pologne, ses feuilles d'automne d'un rouge extraordinaire. Le fakir Harry Potter, après un voyage de 80 jours, mangeait et priait dans le moulin du dragon. Les yeux perdus dans sa chambre, il aimait voyager autour du monde par son dreamcatcher qui cachait dans une armoire Ikéa les secrets d'histoires extraordinaires.

Marie-Noëlle Rouanet

-
- *Quand la Chine s'éveillera* (Alain Peyrefitte)
 - *Anna Karénine* (Léon Tolstoï)
 - *Histoire de la nuit* (Alain Cabantous)
 - *Lève-toi et marche* (Hervé Bazin)
 - *Jouer du piano comme d'un instrument à percussion jusqu'à ce que les doigts saignent un peu* (Charles Bukowski)
 - *Paris au mois d'Août* (René Fallet)
 - *Girl* (Edna O'Brien)
 - *1984* (George Orwell)
 - *Le lion* (Joseph Kessel)
 - *Le pullover rouge* (Gilles Perrault)

Elle venait de **Chine**, mais se prénommaient **Anna**. Née en **Aout 1984** sous le signe du **lion**, cette pianiste virtuose connut un destin dramatique. **L'histoire** dit que son américain de père l'appelait toujours **girl** quand il lui disait, après l'avoir frappée : « **lève-toi et marche** ». Les **rouges** disait-il, ne t'auront pas et c'est ainsi que ce terrible professeur lui faisait **jouer du piano comme d'un instrument à percussion jusqu'à ce que les doigts saignent un peu**.

Liliane Millet

- *Bel-ami* (Maupassant)
- *Venise n'est pas en Italie* (Film)
- *Le choix de Sophie* (William Styron)
- *Histoires de voyages* (Marc Juncker)
- *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* (Oliver Sacks)
- *Un hiver à Paris* (Jean-Philippe Blondel)
- *La reconnaissance de Shâkountalâ* (Kâlidâsa)
- *Les contes des mille et une nuits* (auteur anonyme)
- *Mémoires d'un âne* (Comtesse de Ségur)
- *Le rouge et le noir* (Stendhal)
- *Frère d'âme* (David Diop)

Mon cher et bel ami,

Je t'écris de Venise qui, paraît-il, n'est plus en Italie. C'était le choix de Sophie cette histoire de voyage. Lève-toi et marche ! m'a-t-elle ordonné, sinon tu vas finir par prendre ta femme pour un chapeau !

Il fait drôlement frisquet dans cette ville qui danse sur l'eau, c'est un peu comme un hiver à Paris. Shâkountalâ... Shâkountali ! Ça, c'est pour la rime !

Et toi, où en es-tu du récit de ta vie après ces mille et une nuits ? As-tu enfin trouvé un titre ? *Mémoires d'un âne*, c'est déjà pris, dommage, ça sonnait bien ! Je rigole, mon ami, je rigole...

Moi, pour tout te dire, j'ai hâte de rentrer. Je suis un peu entre le rouge et le noir en ce moment vois-tu...
Marcel, ton frère d'âme

Pierrette Tournier

- *Congo requiem* (Jean-Christophe Grange)
- *Justine ou les malheurs de la vertu* (Marquis de Sade)
- *Toute une histoire* (Günter Grass)
- *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* (Kenzaburo Ôé)
- *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander...* (Woody Allen)
- *Un singe en hiver* (Antoine Blondin)

- 🍷 *Du sang sur le green* (Harlan Coben)
- 🍷 *Le chasseur Zéro* (Pascale Rozet)
- 🍷 *Des souris et des hommes* (John Steinbeck)
- 🍷 *Le mystère de la chambre jaune* (Gaston Leroux)

Vous avez toujours voulu savoir le mystère : jamais sans oser demander toute une histoire sur le requiem, la vertu du sexe en hiver sur le green, la « Chambre Zéro » de Justine sur le Congo, ou les malheurs que des enfants chasseurs des souris... tout ce sang...

Hommes, un : tirez le singe jaune, et les bourgeons, arrachez-les.

André Bonnisseau

- 🍷 *Il était une fois l'Amérique* (Lee Hays)
- 🍷 *Suzanne la pleureuse* (Alona Kimhi)
- 🍷 *Histoire d'une vie* (Aharon Appelfeld)
- 🍷 *Il est plus tard que tu ne penses* (Gilbert Cesbron)
- 🍷 *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler* (Luis Sepulveda)
- 🍷 *Un hiver avec le diable* (Michel Quint)
- 🍷 *Underground* (Cindy Lia)
- 🍷 *Les mille et une nuits* (Anonyme)
- 🍷 *La ville et les chiens* (Mario Vargas Llosa)
- 🍷 *Les fleurs bleue* (Raymond Queneau)

Underground

Il était une fois l'histoire **de** la pleureuse. L'histoire d'une vie, mille **et** une nuits et un hiver avec le diable, **dans** l'Amérique ; la ville et les chiens, un chat, une mouette qui apprit à voler les fleurs bleues. Il est plus tard que tu ne penses, Suzanne.

Gérard Gonac'h

- 🍷 *Sophie mon cœur* (Françoise Linarès)
- 🍷 *Personne n'a peur des gens qui sourient* (Véronique Ovaldé)
- 🍷 *En finir avec Eddy Bellegueule* (Edouard Louis)
- 🍷 *Rendez-vous au cupcake café* (Jenny Colgan)
- 🍷 *Outsider* (Stephen King)
- 🍷 *Le crocodile devenu le sac à main de Karl Lagerfeld* (Marie-Noëlle Demay)
- 🍷 *Journal d'Irlande* (Benoîte Grout)
- 🍷 *Une minute quarante-neuf secondes* (Riss)
- 🍷 *La panthère des neiges* (Sylvain Besson)
- 🍷 *Rouge Brésil* (Jean-Christophe Ruffin)
- 🍷 *Les gens heureux lisent et boivent du café* (Agnès Martin-Lugand)

Sophie mon cœur, personne n'a peur des gens qui sourient ! *Elle voulait* en finir avec Eddy Bellegueule. Un soir de décembre, rendez-vous au cupcake café *pris*, l'outsider *avait posé* le crocodile devenu le sac à main de Karl Lagerfeld *sur* le journal d'Irlande. Une minute quarante-neuf secondes *suffirent* à la transformer en panthère des neiges. *Lui devint* rouge Brésil *et marmonna* : les gens heureux lisent et boivent du café.

Madeleine Degroote

- 🍷 *Le tour de France par deux enfants d'aujourd'hui* (Pierre Adrian)
- 🍷 *Un faux pas dans la vie d'Emma* (Mathieu Belez)
- 🍷 *Toutes les histoires d'amour ont été racontées sauf une* (Tonino Benacquista)
- 🍷 *Embrasse ton amour sans lâcher ton couteau* (Laurent Chabin)

- *Jusqu'à ce que les pierres deviennent plus douces que l'eau* (Antônio Lobo Antunes)
- *Petites chroniques des Printemps et Automne* (Jingze Li)
- *La surprise d'un play-boy* (Susan Stephens)
- *Comment braquer une banque sans perdre son dentier* (Catharina Ingelman-Sundberg)
- *Le jour où les lions mangeront de la salade verte* (Raphaëlle Giordano)
- *La meilleure façon de marcher est celle du flamant rose* (Diane Ducret)

C'EST VRAI ?

Aujourd'hui, la chronique locale fait divers raconte l'histoire d'un lion, oui un lion se serait échappé semant la terreur sur la ville. Les enfants étaient surpris d'être mis soudain à l'écart, surveillés craignant une nouvelle forme de confinement. Mais, dit le journal, il s'agissait d'un canular.

Mais où va-t-on ? Comment oser raconter ainsi des salades ? Que faire si un jour cela était vrai ? Autant d'interrogations que le boy se posait. Le boy c'était un personnage local, il était à la fois cow-boy et play-boy : il était le « Monsieur sécurité » aux abords du zoo et il se montrait toujours très élégant, exhibant son uniforme vert et blanc bien ajusté avec un large ceinturon où se balançaient un couteau suisse et un trousseau de clés. Notre boy regrettait d'avoir embrassé la douce carrière de gardien de ce zoo, un des plus petits zoos de France. « Tu aurais dû travailler à la banque, disait Emma, avec une cravate tu es si... »

La première fois qu'elle le vit, Emma aima sa façon de marcher, elle aima sa prestance, sa façon de parler, en un mot, elle tomba sous le charme, Emma l'aima, c'était l'automne elle se sentait devenir aussi vive qu'au printemps !

À ses amies proches, elle racontait cela, arrivant même à se lâcher. Elles avaient bien compris le scénario elles lui conseillaient pour la faire marcher, d'éviter les faux pas qui risqueraient de le braquer ou de le perdre. Deux jours par semaine, ils se retrouvaient pour manger ensemble tour à tour chez lui ou chez elle.

Ils voyaient la vie en rose, se gavant d'amour et d'eau fraîche. Une période à marquer d'une pierre blanche, car cela fut leurs meilleurs moments, sauf que c'était avant le confinement. Lui en voulait alors au monde entier d'être obligé d'appliquer ces contraintes. Quant à elle, elle commençait à regretter de n'être plus dans son pays flamand quitté par nécessité.

Ainsi va la vie, une vie bien terne jusqu'à ce jour où un lion, faisant fi des consignes de confinement, s'échappa pour de vrai...

François Déloge



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Novembre 2020

Session 1 – Jeu 3

L'Amérique

Impossible en cette période d'échapper à l'évocation des États-Unis d'Amérique.

Nous vous proposons de rédiger, toujours dans les limites condensées de 2000 signes, une petite nouvelle policière qui aura pour titre « *Vendredi noir à la Maison-Blanche* ».

Pour corser l'exercice, dans ce texte on trouvera une citrouille, symbole de la fête d'Halloween.

Mauvais temps pour les présidents ! Évidemment le libellé du sujet conduisait naturellement à ce qu'ils soient au cœur de l'intrigue, auteurs ou victimes, dernière option dont ne se sont pas privés nos écrivains...

James Buchanan rêvait de sa Pennsylvanie natale en cette fin d'après-midi. Dans une semaine exactement, les élections désigneraient son successeur. Ensuite, il devrait patienter encore quatre longs mois avant de quitter, avec une joie non dissimulée, la Maison-Blanche qu'il avait pourtant passé une bonne partie de sa vie à conquérir. Tout au long de son mandat, Buchanan n'avait pas réussi à apaiser la crise entre les États du Nord (abolitionnistes) et du Sud (esclavagistes) ni à éviter la Guerre de Sécession. Dans ce contexte sombre, l'évènement tragique qui se produisit ce 2 novembre 1860 à la Maison-Blanche, peut paraître anecdotique.

On frappa à la porte du bureau présidentiel.

— Entrez !

Le factotum, qui avait l'entière confiance du Président, apparut dans l'encadrement de la porte. C'était un petit homme dont l'aspect vestimentaire laissait à désirer.

— Eh bien quoi encore Obmuloc ? s'énerma Buchanan.

— Ben... C'est le cuisinier Monsieur le Président.

— Quoi le cuisinier ?

— Ben, il est mort.

— Mort ?

— Oui mort.

— Vous l'avez vu ?

— Non, Monsieur le Président. C'est John son second qui me l'a dit et je suis venu aussitôt vous prévenir.

— Écoutez-moi bien Obmuloc. Allez immédiatement voir ce qui s'est



passé à la cuisine et revenez m'informer rapidement.

En arrivant dans la cuisine, Obmuloc vit le cuisinier, la tête encastrée dans une citrouille qu'il était en train de préparer. Obmuloc l'observa attentivement mais ne remarqua aucune blessure sur le corps du malheureux. Un petit détail retint pourtant son attention : le visage cyanosé du défunt trahissait un empoisonnement.

Obmuloc se tourna vers John.

— Dis-moi John, tu étais seul ici quand c'est arrivé ?

— Non, il y avait l'apprenti.

— Et où est-il maintenant ?

— Je ne sais pas.

Obmuloc se frappa le front avec la paume de la main. Le cuisinier était connu pour sa brutalité avec les apprentis. Obmuloc ne chercha même pas à retrouver le gamin. Il retourna vers le bureau de Buchanan à qui il déclara : « Mort naturelle, Monsieur le Président! »

André-Luc Chanel-Cereia

Citrouille, la chatte préférée de Mélanie et de son époux de président a été retrouvée morte, la veille de la fête Halloween, dans le vestibule de la maison blanche. Donald, profondément ému, évoque la toison douce et soyeuse de Citrouille qu'il aimait tant caresser. Il est formel, c'est Oncle JO qui a tué le pauvre félin, et il le fait savoir sur l'ensemble des réseaux virtuels. Le FBI chargé de l'enquête constate, embarrassé, que Citrouille a sans doute sauté sur son étagère favorite, où se trouvait son assiette de croquettes. Or sur cette étagère avait été déposé, négligemment, un imposant et lourd sac rempli de clubs de golf, qui en tombant a assommé et tué la pauvre Citrouille.



Avec un aplomb dont il est coutumier notre grandissime président suggère que la maison blanche abrite clandestinement une créature toute dévouée à Oncle JO, qui a procédé à une mise en scène macabre dans le seul but de discréditer sa sublime présidence des États-Unis. Mais le peuple américain ne s'y trompera pas, il sait l'attachement que son président portait à cette superbe chatte.

Une journée de deuil national est décrétée. Les drapeaux seront mis en berne. L'ensemble de l'administration fédérale fournira une photo de Citrouille à chaque citoyen qui la portera à la boutonnière.

Citrouille ne sera pas inhumée, mais embaumée. Un temple sera édifié au cimetière d'Arlington et la dépouille de Citrouille y sera déposée et offerte à la vue et à la dévotion du peuple américain. Le président a demandé solennellement au pape François que soit engagé le procès en béatification de Citrouille.

Pour l'instant, il a demandé qu'on lui présente un successeur à Citrouille. Il a opté pour un mâle, Citrouille étant irremplaçable. Et dans l'attente, il a demandé au FBI d'identifier la taupe coupable de l'horrible crime, vilipendé Oncle JO, et s'est rendu à son golf préféré, non sans avoir acquis de nouveaux clubs.

Gérard Gonac'h

Toute sa vie il en avait rêvé et le grand jour était enfin arrivé. Avec armes et bagages il avait emménagé dans la maison blanche. De forme arrondie, elle était suffisamment grande pour y loger sa nombreuse famille. Chacun y avait trouvé sa place et aménagé les espaces à sa convenance. Tout semblait pour le mieux, hormis ces relents nauséabonds qui surgissaient souvent le soir et dont on ne parvenait pas à identifier l'origine. Chacun y allait de son explication : l'édifice avait été bâti sur un charnier ou sur une ancienne décharge... D'aucuns prétendaient même que des spectres ayant fréquenté les lieux se lâchaient inconsidérément en signe de quelconques représailles.

Un soir d'Halloween, les plus jeunes de la famille confectionnèrent des citrouilles qu'ils disposèrent sur le rebord des fenêtres de la grande maison. Éclairées de l'intérieur, elles avaient belle allure mais communiquaient une allure inquiétante à la bâtisse, d'autant que l'atmosphère était à l'orage en ce vendredi de la fin octobre.



Un grand coup de tonnerre, suivi d'une immense bourrasque souffla brusquement l'ensemble des bougies. Une panne gigantesque d'électricité plonge aussitôt les lieux dans le noir, entraînant des cris d'angoisse et de désespoir. Chacun se déplaçait à l'aveuglette, se cognant aux meubles éclairés de temps à autre par les éclairs qui zébraient le ciel. Des ombres gigantesques semblaient se déplacer à tous les étages et une odeur d'enfer se répandit dans l'habitable. Des plaintes inhumaines s'échappaient des cheminées et montaient vers le ciel en feu. À minuit, toutes les pendules se mirent à sonner lugubrement. Les morts rendaient-ils visite aux vivants ?

On retrouva, au matin, tous les habitants de la maison blanche égorgés et baignant dans leur sang. Nul ne sut jamais ce qu'il s'était produit cette nuit-là et la maison blanche demeura à jamais inoccupée.

Maryse Destrem

Les gyrophares tournoient dans le parc de la Maison blanche. Un appel anonyme a signalé qu'il y avait une bombe. Dans le petit froid glacial de cette nuit de décembre, l'inspecteur Matterson souffle sur ses mains gelées.

— Du nouveau ? On a quelque chose ?

La jeune recrue Gracia Martinez qui vient à sa rencontre secoue négativement la tête.

— Rien de rien, tout a été fouillé de fond en comble, intérieur et extérieur. Le président soutient que c'est un coup des Démocrates pour le faire partir avant le 20 janvier.

Matterson émet un ricanement.

— Aucun risque, il est cramponné à son poste comme une moule à son rocher.

— Vous ne devez pas aller lui parler ?

Le policier soupire. Il préférerait attendre que le maire arrive ou que le FBI se charge de la corvée. Mais, allez savoir pourquoi, l'occupant de la Maison blanche l'a nommément désigné pour superviser l'enquête.

À pas lourds, Matterson se fait conduire auprès du chef d'État. Il s'attendait à le trouver terré dans un appartement, mais on le mène dans une salle à manger à peine éclairée ; il est seul, attablé devant un assortiment de mets appétissants. Au milieu de la table, une citrouille évidée contenant une bougie diffuse



une lueur tremblante qui donne au président un teint encore plus orangé qu'habituellement. Celui-ci lui fait signe d'approcher sans le convier à s'asseoir, et s'adresse à lui la bouche pleine :

— On m'a demandé d'évacuer comme tout le monde. Mais le FBI m'a soutenu qu'il n'y avait rien à craindre. Qu'en dites-vous, vous ?

Matterson allait répondre lorsqu'il perçoit un drôle de changement de luminosité. Un insecte qui serait passé devant la citrouille ? Il s'approche de l'objet, qui n'a l'air de rien d'autre que ce

qu'il est : un fruit de la famille des cucurbitacées. Non, il a dû se faire des idées.

— La prudence...

Furieux, l'homme le chasse en éructant, et Matterson ne se le fait pas dire deux fois.

À peine a-t-il mis le nez dehors qu'une explosion phénoménale retentit, répandant sur les lieux une violente odeur de citrouille.

Marie-Noëlle Rouanet

La G.I.

Je crois que c'était un soir d'octobre. Ou plutôt une nuit. Un vendredi certainement. À la Maison-Blanche. Au vu de l'heure tardive, le personnel de service lui-même s'était retiré.

Tony seul faisait sa ronde habituelle au milieu des couloirs. Tout paraissait normal. Sauf que soudain... Il avisa une citrouille sur une commode renaissance qui servait de repose courrier. Ce devait être encore une blague du fils du Président. Vraiment un sale garnement. Heureusement, il n'en avait plus pour longtemps à habiter ici.

Mue par on ne sait quelle main invisible, la citrouille soudain roula à terre jusqu'au gardien, passa devant lui, continua sa course jusqu'à la porte d'entrée qui s'ouvrit toute seule. Elle continua sa course dans le parc Lafayette, suivie par un Tony éberlué mais curieux.

On entendit plusieurs coups de feu, et la citrouille s'arrêta. Tony regarda. Et poussa un hurlement de terreur.



Ce n'étaient pas quelques traces, mais de larges flaques de sang, fraîches, que l'on retrouvait un peu partout dans l'herbe. Un peu plus loin, un corps inerte à terre. Un corps mais déjà squelette !

Des coups de feu, du sang, un squelette presque momifié en guise de cadavre, l'enquête policière serait longue. À moins que tout cela ne soit qu'une farce... À moins que ce sang ne soit que de la peinture... À moins que... Ah ce sale garnement, vivement qu'il déménage ! En attendant, il fallait prévenir les autorités.

Et Tony se saisit de son téléphone, quand un nouveau coup de feu claqua. Sans un cri, il s'écroula à terre, mortellement fauché. Ce qui l'empêcha de voir des flammes sortir d'une fenêtre du Pentagone.

C'est le lendemain que l'on apprit. Le même scénario s'était produit à l'Élysée, à Buckingham Palace, au Kremlin, au Bundeskanzleramt, au Palacio de la Moncloa, au palais Chigi.

La Grande Invasion, la G.I. comme on l'appela par la suite, commençait.

Mireille Gras

Le verdict du médecin-légiste ne surprit personne : « empoisonnement ».
Le président Mickey P. Murt était tombé quelques heures plus tôt dans sa piscine après avoir titubé plusieurs minutes et copieusement éclaboussé le carrelage de marbre d'une puante vomissure orangée.

L'homme de science compléta pour les quelques présents, quatre gardes du corps, une servante-cuisinière, deux jardiniers, un petit service d'ordre et une armada de secouristes et de flics en tous genres : « Je pourrai vous en dire plus après l'autopsie ».

L'inspecteur Calamba alla directement voir son supérieur Romba : « Chef, confiez-moi cette enquête, je vous en prie... » Romba n'était pas franchement chaud pour confier une affaire aussi importante à cet inspecteur dont il ne partageait pas les méthodes, se désolait d'une apparence sans classe, presque vulgaire, et redoutait surtout les initiatives inopportunes. Mais l'épidémie galopante de Covid avait décimé la troupe, par maladie ou par trouille... Alors va pour Calamba.



L'inspecteur se mit aussitôt au boulot en interrogeant minutieusement les proches de la victime, notant l'essentiel sur le petit carnet rose à spirales qui ne le quittait pas. Une enquête, c'est comme un puzzle se plaisait-il à dire : les pièces sont biscornues et présentées dans des sens qui peuvent induire en erreur.

Et des pièces il en nota... *Murt seul ici. Depuis deux jours. Épouse restée à Washington. Pour fêter Halloween ce vendredi. Président*

abhorre les fêtes. A commandé hier citrouille pour railler Halloween. Au jardinier de la propriété. Livraison ce matin. (service d'ordre unanime). Cuisinière (interrogée) a préparé un velouté pour midi. Suivi agneau et fruits. Et vin de l'Oregon (Californie honnie par Murt, car a voté contre lui en 2016). Jardinier absent au moment du décès. Aurait pris avion pour Washington (infos second jardinier, vérifier horaires). Épouse rencontrait souvent jardinier dans la serre (id). Cuisinière déteste Murt (id). Second jardinier souvent à l'office, proximité probable avec cuisinière (équipe gardes du corps).

Comme à son habitude, Calamba s'en remit à sa femme pour démêler l'écheveau et échafauder une hypothèse. La thèse du complot ne fit aucun doute : pour se débarrasser du président détesté, tout le petit monde de son entourage s'est ligué et une citrouille empoisonnée a été cuisinée par la maitresse du second jardinier, pendant que l'autre jardinier allait rejoindre la sienne, l'épouse du président. Quant aux gardes du corps, ils avaient fermé les yeux, révoltés par le mépris de leur employeur à leur égard et trop heureux d'être impunément vengés.

Restait à prouver tout cela, confondre les protagonistes, mais l'inspecteur Calamba était sûr de lui... des amateurs... Il enfila son vieil imper informe, alluma un Ninas, mit la main gauche mi-fermée sur son front baissé et se dirigea vers sa Simca 1501.

André Bonnisseau

L'inspecteur Cocker éteignit le téléphone qu'il glissa dans la poche de son blouson. Quelques jurons accompagnèrent ses gestes lorsqu'il enfila sa surveste d'uniforme, saisit son trousseau de clés, et s'engouffra dans la voiture pour rejoindre au plus vite la salle de crise de la Maison Blanche. Il était agacé, furieux d'avoir promis à son ex et surtout à ses jeunes enfants, de passer la soirée avec eux. Une fois encore l'appel d'urgence contrariait son programme. En homme d'honneur, sitôt l'alerte donnée, l'agent du FBI s'empressait de répondre. Ces absences répétées avaient perturbé l'équilibre familial au point d'en arriver à la séparation et au divorce. Il aimait son travail : une passion la protection du pays, des habitants, du Président surtout. Ce soir-là se tenait une réception. La famille présidentielle invitait amis et relations triés sur le volet : tous avaient montré « pattes blanches ». Une camionnette avait livré dans la journée des citrouilles, qu'évidaient des cuisiniers étoilés pour préparer le délicieux potage et des gâteaux monstrueux. Découpées conformément aux us de la fête, les coques recevraient des bougies dont la lumière percerait les orbites dentées donnant à la pièce l'aspect de têtes rondes et rousses.

L'inspecteur Cocker fut accueilli dans l'aile Ouest par l'huissier en chef : l'aile Est restait dans la pénombre, on ignorait pourquoi. Un agent de sécurité avait trouvé dans le sous-sol un homme inconscient. L'alerte était donnée. Se préparait-il un attentat ? Qui était l'inconnu ? Un toubib accompagna Cocker sur le site. L'obscurité de la pièce disparut aux rayons des torches. L'inspecteur Cocker examina la pièce, un bunker étanche qui servait de centre sécurisé et de protection du président. Il observa le lieu, la position



de la victime et remarqua près de l'homme étendu, un balai. Le médecin s'était approché et tâtait le pouls : il battait encore faiblement et le sang de la victime était encore frais. L'homme jeune ouvrit lentement les yeux. Cocker s'approcha de la victime désormais consciente : « D'un coup la lumière s'est éteinte », dit le blessé. « Un coup violent m'a assommé », compléta-t-il. « Rien vu, juste entendu un bruit sec comme un coup de feu ou de pétard et soudain le noir complet ». L'inspecteur saisit le balai, arme probable de l'agresseur. La police fédérale venue à la rescousse fouillait minutieusement l'endroit : elle ne trouva qu'une énorme souris, au sol, électrocutée par le fil à demi rongé. Était-ce un court-circuit dans

l'aile Est qui avait plongé dans la pénombre cette partie de la Maison Blanche ? Une souris, un balai ! L'inspecteur comprit. L'enquête se terminait : on ne pouvait condamner ni la bête ni l'imbécile qui avait oublié l'outil ignorant qu'il assommerait, un vendredi, dans le noir, le pauvre cuistot venu chercher la dernière citrouille. Là-haut les petits fantômes, les sorcières et sorciers s'apprêtaient à jeter des sorts aux adultes qui ne les gratifieraient pas de bonbons et douceurs sucrées. L'inspecteur s'en retournerait satisfait de pouvoir enfin respecter sa promesse.

Madeleine Degroote



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Novembre 2020

Session 1 – Jeu 4

Avec le son [mã]

Le son [mã] (-man, -mant, -ment) est un des plus communs en termes de son final des mots du vocabulaire français.

Écrire un texte en vers (4 au minimum) de forme libre dont tous les vers riment sur le son [mã].

Il y aurait plus de 4000 mots dans notre vocabulaire qui répondent à la consigne, mais beaucoup plus d'adverbes que de substantifs. Quant aux verbes il fallait passer par le participe.

La plupart des écrits respectent parfaitement la règle, d'autres ont pris quelques libertés... sans entamer le plaisir et parfois l'étonnement de la richesse de l'inspiration.

Bien que la lecture soit quelque peu dans les « gênes » des gens qui aiment écrire, il est remarquable de trouver dans quasi tous les textes le mot « roman » qu'il soit à lire, à écrire ou à imaginer la vie.

Et on remarquera l'exercice qui a conduit à combiner ce jeu avec celui de l'acrostiche.

Dans la mer sombre ramant
Rencontrai un cerf bramant
Ah, lui dis-je me pãmant,
En voilà, un boniment !
Eh, me fit-il galamment,
C'est pour toi uniquement !
Et couvert par cet aman
Commença notre roman.

Mireille Gras

Avec le confinement,
Assurément
C'est le bon moment
Pour se demander comment
Être une bonne maman.
Éducation : se retenir d'infliger des châtiments
En fixant des règles de bon comportement ;
Littérature : lire quelques bons romans
À l'heure du coucher pour endormir les enfants sereinement ;
Activités : jeux pour l'amusement
Et sport en famille pour maintenir l'entraînement ;
Cuisine : découvrir de nouveaux condiments
Et tester une plus grande variété d'aliments
Câlins : ne pas hésiter à montrer ses sentiments
En s'embrassant tendrement
– Si pas de risques à ces rapprochements !

Marie-Noëlle Rouanet

Pour lutter contre l'enfermement
Avec l'aide d'un aimant
J'ai attrapé un caïman
Qui m'a saluée civilement
Et m'a dit en se dandinant
Ton logement est charmant
Mais c'est le confinement
Je vais manquer d'ensoleillement.
Je te conseille utilement
Durant ton isolement
D'adopter un éléphant
Ou bien d'écrire un roman
Ce sera plus gratifiant

Maryse Destrem

Un jour la nuit tombe et le désenchantement
S'installe, nous ronge, nous remplit de tourments
De regrets, de remords, de tous ces grands moments
Passés à écrire, de la vie, le roman
Mais rien ne vaut la vie et quel ravissement
D'évoquer, nostalgiques, tous ces jours charmants

Yvan Blanc

Lettre de renoncement

Quand tu me jures sous serment
Que tu m'aimes passionnément
Je sais bien que tu mens,
Vraiment.

Quand ton patron élégamment
Prend sur lui tes déplacements,
Plutôt nombreux en ce moment,
Je sais parfaitement
Qu'il ment,
Impunément.

Moi, quand je clame effrontément
Que je n'ai jamais eu d'amant,
C'est un mensonge évidemment.

Je t'embrasse tout gentiment.

Pierrette Tournier

Menteur gagnant ?

Nous passons de nouveau nos journées avec lui, le confinement,
il est difficile de ne pas en parler évidemment
puisqu'on nous sommes retombés dedans, c'est donc bien le moment !
Nous reposons des questions, nous conjugons je mens, tu mens, il ment,
mais est-ce qu'aussi le confine-ment ?
Certes le ment est à la fin du mot, s'agrippant, s'arrimant
à la syllabe fine qui le précède et ceci depuis déjà un moment
On a fait sa connaissance au printemps dernier un peu confusément.
On ignorait son envie de revenir, sinon on l'aurait vécu comme un entraînement,
mais a-t-on su en tirer d'utiles enseignements ?
Il y aurait beaucoup de choses à dire, de quoi remplir des livres et des romans.
Il convient d'abord de prendre des décisions avec discernement,
l'objectif restant la lutte contre ce virus obstinément
jusqu'à son anéantissement.
Or, on ne sait toujours pas si, comme le confine-ment,
le re-confinement lui aussi ment, comment le dire autrement ?
Et combien en voit-on, qui vivent dans l'isolement,
ne comprennent pas tout et inquiètent avec leur tête d'enterrement ?
Voyez les relations entre les gens ! Il n'y a plus de règlement,
tout est dans un état de déliquescence, tellement
on a oublié que la confiance se gagnait en informant.
Parler d'une seule voix avec la vérité comme ornement.
Et quand on sait que vérité contient éviter, forcément
on n'a pas envie de prendre les devants, c'est alarmant.
Quand on aura vaincu le virus on le montrera fièrement.
La société va-t-elle déborder en applaudissements ?
Un jour le détecteur de mensonges, qui comme le sarment
est plein de promesses, rendra son incontournable jugement
lorgnant du côté des jeunes générations précisant seulement
que la vérité sort de la bouche des enfants, forcément.

François Déloge

Vie ? Roman ?

Ah ! Qu'il est loin le temps des insensés serments
Ceux que se font en chœur les très jeunes amants
Encore maladroits dans leurs égarements
Ignorant que la vie use les sentiments

Car vient trop tôt le temps des premiers saignements
Quand s'éteint chez l'autre le feu des doux moments
Et qu'en place d'envie nait le ressentiment
Puis petit à petit cris et gémissements

La vie s'écrit un peu comme un triste roman
Les héros ébauchés s'envolent librement
Vers des horizons gris qu'ils croient le firmament
Au bout du long chemin toujours l'épuisement

André Bonnisseau

Cueillons au jardin les derniers fleurissements
Offrande ultime de couleurs, d'ornements
Nouons-les ensemble délicatement
Fleurs sauvages ou de manant
Imposant bouquet, feuillage étonnant
Noce étrange de divers éléments
Extrême composition, fragments
Structurés, messenger des sentiments.

Madeleine Degroote



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial - Session 2 – Jeu 1

Novembre 2020

Rester baba

Le jeu de la syllabe imposée consiste à n'utiliser dans un texte que des mots (verbes, substantifs et adjectifs) contenant cette syllabe.

Exemple avec « ba » : « Un bagnard banal — balaféré et basané — balayait le bar de la Baleine en baragouinant dans sa barbe. »

À votre tour de rédiger un texte avec cette syllabe « ba » (200-300 signes)

La babouchka et le babouin.

La babouchka à la balalaïka et Balthazar le babouin
Babillaient et se bâfraient de babas,
Bafouant les ballerines ils balancèrent les balafons
Dans ce bastringue bariolé où les bayadères batifolaient.
Bal, bar, barnum bâclés et ballottés, barbouillés et baroques,
Basculèrent dans le bayou.

Christiane Verset-Moingeon

Embarquement

Barbara, à l'ambassade des Bahamas,
balaya pour les badauds ébahis par toutes ses balades :
des balcons des Baléares aux ballets de Bali,
les ébats de Sébastopol, les ballerines de Batignolles,
les débats d'Addis-Abeba et le tabac de Cuba
Avec le même bagout elle se bagarra pour bazarder les barrières
et peu à peu la barbarie tomba mais succomba-t-elle ?
Mais où sont mes babouches ?

François Déloge

Basile Debast rebaptisé Balavoine pour bagou baryton-basse baguenaudait dans sa bagnole brinquebalante et bariolée. Au cours de ces balades il embarquait son bateau, son arbalète et... ses abaques rébarbatifs pour être imbattable dans ces badinages et ébahir les badauds abasourdis sur la balustrade.

André-Luc Chanel-Cereia

Un Batave aux bacchantes balbutiantes et aux babines baveuses, badinait. Notre bavard bafouillait un babil de bambin. Le balourd batifolait de bamboche en bamboula. Il balançait entre bagarre, baguenaude et bagatelle.

Gérard Gonac'h

Devant une cabane barrée, un banal balai ébahi bavait un baba en bavardant avec une banane.

Bassement, un batelier banni qui se baladait leur balança un ballon qu'un malabar avec sa batte rabattit vers le bachoteur.

Et une samba emballa le balèze batelier abasourdi qui en tomba ! Bah !

Mireille Gras

Un baroudeur barbare aux bajoues et à la barbe abasourdissantes embarque dans un bathyscaphe à la Barbade. Barrant la barre du bateau, il baguenaude, ébahi devant les ébats des bars, baleines, sébastes et barracudas. Mais quel embarras ! L'abattant du minibar bascule telle une balançoire et s'abat sur la bâche bâchant sa barque, bardée de bazar !

Marie-Noëlle Rouanet

Ça barde au bar

Le barman, ce bâtard bavard et bavant, bateleur et flambard, batifolait et se baguenaudait en baskets, rabâchant aux badauds ébahis et babas son combat, balayant l'embargo, avec une « balèze de baleine » sur une embarcation brinquebalante des bateliers de Cuba.

En bas, ça bombardait : la batterie et les cymbales du jazzband barjo battaient l'aubade. Un baryton jobard snoba la nouba en balançant imperturbable son bada sur le tuba, emballa et embarqua son barda dans un bahut et se barra. Réprobation, bazar, branlebas et cabale dans la casba. Le chambard !

Artaban, célibataire urbaniste embauché pour rebâtir une bastide et débauché par la baston, le tabac, les nibards des ribaudes aux bas abaissés et le phénobarbital se barbaït dans ce bar. Il bailla. Ballons de monbazillac, gambas au combava, barbaque-rutabaga et baba à la rhubarbe lui barbouillaient le bas-ventre et ses abattis l'abandonnaient.

Il tituba, s'abaissa et tomba, abattu. Il s'abandonna sans balancer à la samba et à la rumba de la barmaid, bombasse sybarite, mais regimba à l'approbation globale du sabar. Baroud du banni...

André Bonnisseau

Barnabé, barman basque de Bayonne, barbe et bacchantes en bataille, se balade dans les bas-fonds de Barcelone, baguenaudant parmi les badauds qui batifolent en baillant. Baratineur de bas-étage, bafouilleur et babillard-né, il bave d'envie de badiner, baragouiner avec eux, balayant toute barrière, sans baliser...

Georges Wallerand

À l'ambassade d'Albanie, d'Azerbaïdjan ou de Cuba, bannir les baskets, c'est le b.a.-ba. Balivernes ! Sans basculer dans le banal, battons-nous pour balayer les rabat-joie et bannissons les balourds embarrassants. Caramba ! vive le chambardement !

Bannir les bacchanales, les barbouzes et les bakchichs. Encabaner les Balkany. Combattre les bobards, les cabales, les bactéries, les barguigneurs, les courbatures et les barons baroudeurs pour un grand chambardement. C'est bath !

Au baptistère, Baptiste embarrassé tituba avec la calebasse. Cristobal le snoba et enrubanna les babioles sous le barnum. Il transbahuta les cymbales, sortit le tuba, la contrebasse et la bombarde pour balancer la rumba. Quel bazar !

Maryse Destrem

Abasourdi par cette bande de loubards enturbannés qui se tabassaient acrobatiquement sur le balcon alors que je bavardais, sans ambages, mais en bafouillant, embarrassé, quelques banalités et bobards improbables pour ne pas déballer ma désapprobation de cette bastonnade.

Yvan Blanc

À la Bastille !

À la Bastille les bardes bavards baragouinant ballades et autres babioles,
Balancez leurs bafouilles à la baille !

Qu'on bannisse les barbouilleurs et leurs bariolages,
Qu'on bastonne les bacheliers et autres babouins bambocheurs !

Tous ces bâtards me bassinent.

Je les bafoue, je les balafre, je les banalise, je les barricade,
Je les barbiturique, je les bâillonne, je les bazarde !

Et c'est ainsi que, bavassant ces balivernes, Basile Balourd dit « le Barbare des Batignolles »
bascula, complètement barré, par-dessus le bastingage.

Pierrette Tournier

Babacool Bachir ! Ce badin bafouait les bagarres. Au bahut, ses bajoues, lorsqu'il encaissait ses bakchichs, ballottaient. Il bambochait de bananes sous des baobabs et baptisait dans un baquet le baron, un bassiste bâtard et bavard bayant au bazar.

Madeline de Groot

Babette, baguenaude devant le bâtiment bâché, criblé de balles balancées par des barbares barbus. La ballerine balte balance sa bague sur la bâtisse bafouée. Elle bafouille : « J'en bave, mais je me battrais pour toi, ma Babouchka. »

Liliane Millet



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial - Session 2 – Jeu 2

Novembre 2020

Autour de moi

On peut supposer que la période vous conduit à rester longuement dans un même espace. Faites une description factuelle de ce qui vous entoure (pas d'affect, pas de point de vue), puis choisir un des objets cités dans votre texte, faites-le parler et donnez-lui des sensations, des ressentis. (1500 à 2000 signes)

Mutisme

Il y a le lit, les draps en désordre, l'oreiller creusé par les nuits qui se distinguent à peine des journées.

Il y a la fenêtre, avec des façades grises en face, et un coin de ciel tantôt lumineux tantôt nuageux.

Il y a ces meubles sur lesquels s'accumule la poussière, les vêtements qui traînent par terre, sur les dossiers de chaise, dégageant du panier à linge sale.

Il y a l'évier de la cuisine, plein à ras bord d'assiettes sales, de bols de café aux traces noirâtres, de couverts entremêlés.

Il y a des écrans un peu partout, un écran de téléviseur tout brouillé de points noirs et blancs, celui de la tablette envahie d'applications pour passer le temps et de vidéos pour garder un œil sur le monde, celui de l'ordinateur portable d'où le boulot rentre dans les murs au lieu de rester à l'extérieur, celui du téléphone.

Il y a ce téléphone, qui ne sonne pas.

Moi. Il y a moi qui suis au chômage, comme si enfermés chez eux les gens n'avaient plus rien à se dire, comme si confinés dans l'espace ils l'étaient aussi dans le cœur ; n'y a-t-il donc personne qui se souvienne de mon numéro ? Personne pour me faire vibrer, sonner, chanter, ou même simplement biper ?

Je suis muet. On m'utilise à tout sauf à ce qui est ma vocation première : établir du lien, de la communication, transporter des voix, des émotions, de l'amour, du partage. L'autre jour j'ai servi de torche pour rechercher la deuxième chaussette d'une paire sous un lit. La veille j'avais été utilisé pour calculer un itinéraire... qui dépassait le kilomètre, hélas. Et le jour d'avant j'avais été baladé pendant des courses juste pour pouvoir afficher : 752 mètres, 1344 pas.

S'il vous plaît, appelez-moi, parlez-moi, je meurs de silence.



Marie-Noëlle Rouanet

Le fauteuil.

Quand on entre au salon, le regard est tout de suite accaparé par la masse imposante de la bibliothèque, contre le mur du fond, une armoire vitrée, lourde de magnifiques collections reliées plein cuir, titres dorés à l'or fin : les œuvres complètes de Ronsard à Baudelaire, Verlaine, Apollinaire, en passant par l'incontournable Hugo... Nous sommes apparemment chez un poète ou chez un amateur de poésie.

Tournant le dos à la bibliothèque, un bureau style Empire, siège assorti, et sur le bureau, cherchant sa place parmi un capharnaüm de papiers divers, une statuette de Don Quichotte... Nous sommes vraiment chez un poète.

Un peu partout, accrochés dans un désordre bien ordonné, des tableaux de Michel Tesmoingt, de Marceau Constantin, de Roby Sanyas et des aquarelles de Christiane Heurtebize : une féerie de couleurs.

À gauche, les fenêtres ouvrent sur le jardin. Au mur de droite, une immense tapisserie signée Pinet de Gaulade, un canapé style... 2020 et, semblant être le seul meuble important du salon, non pas la télévision mais... un fauteuil : « Mon fauteuil » s'empresse de préciser le poète qui nous fait les honneurs des lieux, et d'ajouter : « C'est là que je me sens le mieux pour méditer »... Un fauteuil vieux de plus de cent ans, plusieurs fois restauré dans un tissu de velours rouge. La grand-mère et le père y avaient vécu leurs derniers jours...

Vibrations

Dans le fauteuil de ma grand-mère

Où j'ai vu mon père mourir,
je viens à mon tour m'assoupir,
lassé de ce monde éphémère.

Mon âme s'envole aussitôt,
traverse les plans de l'espace :
je m'élève et je me dépasse
toujours plus loin, toujours plus haut.

Lors, je revis mon existence
de mon plus jeune âge à ce jour.
Un incessant aller-retour
me ramène et tout recommence.

Le temps intime s'abolit
dans un tourbillon de lumière.
De ma mort à l'aube première,
le temps ultime s'accomplit.

Mon âme vibre infiniment
d'un nouveau souffle qui l'anime :
je ne suis plus, poussière infime,
qu'un voile d'or au firmament .



Vital Heurtebize.

Mon univers

C'est un endroit parfaitement lumineux, douillet à souhait, avec son parquet massif en chêne blond. Je m'y réfugie quotidiennement dans une délectation égoïste mais assumée : il s'agit de mon bureau. Installé en mezzanine dont la porte-fenêtre ouvre sur un balcon en bois blanc, il offre une vue sur les pins et le ciel bien souvent bleu. Ces dix mètres carrés concentrent mon univers favori. La bibliothèque en bouleau court sur l'unique mur de l'endroit et affiche un affreux désordre de livres, certains classés par ordre alphabétique d'auteurs, d'autres posés en piles anarchiques attendant une relecture prochaine ou un prêt à des amis.

Des cadres de petites tailles s'insèrent dans ce fouillis : gros plan noir et blanc de la voute d'une ruelle moyenâgeuse de Rochemaure en Ardèche, une litho des *Nymphéas* de Monet, *La femme au miroir* de Picasso, des personnages dodus de Botero. Aux murs quelques œuvres de mes petits-enfants.

Sur mon bureau en hêtre roux, autour de mon ordinateur portable, se battent des feuilles volantes griffonnées de toutes sortes de remarques et pistes d'écriture, de notes prises.

Et là dans ce fatras précieux, repose un galet vert émeraude, taché de roux dont la forme douce appelle la quiétude :

« Tu parles d'un capharnaüm, ce bureau. Une laie n'y retrouverait pas ses petits. Mais finalement, j'ai appris à aimer cette compagnie de mots jetés çà et là, de stylos égarés sous les piles, de marque-pages, de *Post-it*. Je me suis même habitué à l'épingle à linge incongrue qui retient les feuilles volantes pour qu'elles se tiennent un peu tranquilles en cas de courant d'air. Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand de moi elle se saisit et me malaxe avec tendresse. Elle est persuadée que je l'apaise et lui apporte l'inspiration. En revanche, ce que je redoute le plus, c'est le débordement d'une tasse de thé et les miettes de petits gâteaux qui me gratouillent et me chatouillent, quand lâchement, elle a omis de passer un chiffon anti-poussière. Néanmoins, je dois reconnaître que nous faisons bon ménage. »

Liliane Millet



Rêveries marines

Une table ronde. Un téléphone et un ordinateur sur un bureau. Cinq chaises. Un buffet bas trois portes, trois tiroirs. Un canapé en tissu bistre. Un meuble bas, une chaîne HiFi, des CD sur des portants métallisés. Un halogène. Un confiturier porte-téléviseur. Deux guéridons, un « quadrupied » porte-plante. Un miroir, une colonne lumineuse, une bibliothèque, des livres, des objets de matières diverses en bois, en terre, en faïence, en résine, en coquillage, en carton. Un bouquet de roses en tissu dans un vase transparent, des cadres photos, des tableaux.

Installée comme chaque matin devant ma table ronde qui sert de bureau, fenêtre de ma chambre ouverte, j'écrivais râlant de ne pouvoir voyager comme je le souhaitais. Les mots s'alignaient moins vite que mes pensées quand une brise effleura mon cou suivie d'effluves marines et de cliquetis semblables au bruit des mâts balancés par le ressac et le vent, lorsqu'on traîne sur les quais

portuaires. Je me levai brusquement, attentive et soucieuse, fis un demi-tour et surprise constatai des mouvements des voiliers du tableau, une marine fixée depuis mon emménagement. L'unique fenêtre de la maison blanche aux volets bleus se transforma en bouche :



« Enfin tu me regardes. Depuis le temps que je suis accrochée tu passes, repasses sans un clin d'œil, pas même une caresse ne serait-ce que celle d'un plumeau dépoussiérant. L'été je reste exposée plein soleil au risque de décolorer le bleu de mer, les voiles des sloops, les tons vifs et chauds de l'herbe du chemin, les reflets des roches et galets. L'hiver je crains le froid, pas une lumière pour apporter un peu de chaleur et mettre en

apparence les détails. Tu ne m'aimes plus ! Tu m'abandonnes au gré des jours, lassée peut-être ! Pourtant tu racontais m'avoir espérée, attendue comme une mère attend un enfant. Le jour où je suis arrivée entre tes mains, enveloppée de papier kraft épais pour me protéger, tu as souri en découvrant mon portrait. Fière, heureuse de me recevoir. Réalisée dans le plus grand secret par un amateur dont tu admirais les aptitudes à créer toutes sortes d'œuvres : dentellier, menuisier-ébéniste, peintre et même cuisinier. Ma toile a passé des heures dans son atelier avant d'être encadrée minutieusement. Si seulement tu me regardais plus attentivement... Approche, respire le bonheur d'un ciel toujours clément ; libre à toi de prendre le large à bord du voilier que tu choisiras. As-tu remarqué ce chien dans l'herbe ? Tu le prenais pour un rocher blanc, tout comme la famille de hérissons que tu confondais avec des galets. Et ces pauvres crapauds confusément pris pour des pierres de chemin, face à cette tête de rapace, affolés, vas-tu les sauver à la fin ?

Il t'en a fallu des années pour observer les détails... »

« Que dis-tu ? » interrogea mon compagnon.

« Je dis qu'en regardant une œuvre, on peut rêver et interpréter ce qu'on voit.

Et puis qu'il faudrait profiter de ce confinement pour dépoussiérer les tableaux accrochés. »

Madeleine de Groot

Les tapisseries

Le soleil peut briller, impossible de sortir, de nos jours. Drôle d'époque. Alors je vis enfermée chez moi. Oh, pas n'importe où ! Quand je dis *chez moi*, c'est uniquement mon bureau !

Outre le meuble bureau qui supporte les outils indispensables que sont ordinateur et imprimante, il se compose d'un bibliobus rempli de livres et de bibelots venus de partout, et d'une grande armoire spéciale musique. Bien sûr, il me faut un placard pour ranger toute la paperasserie. Et un lit, garni de mes poupons d'enfance et de coussins, qui me sert à réfléchir.

Mais ce que j'aime dans mon bureau, ce sont les murs recouverts de tapisseries médiévales : des scènes de chasse à courre, de vendange, de tournoi, de *fine amor* en musique, de guerriers partant à la conquête terrestre ou spirituelle. Nous pouvons avoir de longues conversations, ensemble. D'ailleurs :

«— Perceval, vous avez vu, elle a encore le doigt en l'air, sans savoir que faire !

— Mon cher Berry, tant qu'elle ne trouvera pas d'idéal à conquérir...

— Allons, allons, mes seigneurs, un peu d'indulgence.

— Bien sûr, Guillaume, mais voyez-vous, tout le monde ne peut pas conquérir une terre...

— D'autant que pour l'Angleterre, c'est déjà fait. Je le disais, un idéal, seul un idéal peut la sauver.

– En tout cas, elle est à plaindre.
– Comment ça ?
– Elle n’a rien à faire dans son monde ! Vous voyez bien qu’elle est presque l’une des nôtres !
– Parce que vous, mon cher Guillaume, vous la voyez, monter à cheval à la poursuite de...
Ou même seulement chasser à courre... »
Alors mon sang n’a fait qu’un tour.
– « Hé, les amis... est-ce que je ne suis pas capable de rêver votre vie ?
– Oui, rêver inutilement ! » s’exclamèrent-ils tous en riant.
Ce qui me piqua bien un peu. Vraiment, ils exagéraient ! Alors Arnaud prit son luth et dame Jehanne son psalterion pour apaiser mes tourments. Le comte me proposa une belle grappe de sa vigne et le tournoi cessa. Ce fut le chevalier bleu qui eut le mot de la fin :
« On est tous bien contents de se trouver réunis ici autour d’elle ! »
Oui, confinés ou non, on passait de bons moments, ensemble !

Mireille Gras

Lili à l’EHPAD

« Ah les salauds ! Ils ont réussi à me foutre dans cet EHPAD pendant le confinement de mai. Profitant d’une hospitalisation d’urgence qu’ils ont unanimement baptisée d’office « Covid », la maladie à la mode. Moi mamie Lili qui s’est toujours contrefoutue des extravagances du pseudo-modernisme ! Covid tu parles, j’avais une sale bronchite avec 39 de fièvre, mais ils en ont profité pour m’encabaner. Tous des salauds !

Et me voilà depuis six mois dans cette pièce de dix mètres carrés aux fenêtres qui ne s’entrouvrent pas assez pour que je me casse, avec pour seul horizon un lit médicalisé, une table de chevet complètement vide, une minuscule télé accrochée au mur, une table porte-plateau bancale, une chaise en skaï et un fauteuil à roulettes avec plein de trucs chromés qui font qu’il pèse une tonne. Ah j’oubliais le réduit puant, où la cuvette sans abattant des toilettes est si près du lavabo qu’il faut faire gaffe à ne pas échapper le gant de toilette, la savonnette ou le peigne... »



« Une vraie calamité cette vieille peau... Jamais contente de ce que je lui montre, elle n’arrête pas de zapper et pousse une beuglante à chaque fois que le nouveau programme s’affiche. Et son vocabulaire, bon sang son vocabulaire... elle insulte tout le monde, jeunes ou vieux, politiques et journalistes, chanteurs comme candidats aux jeux. Personne n’échappe à son courroux permanent. Si elle ne m’éteignait pas la nuit, je suis sûre que je l’entendrais engueuler les personnages de ses rêves. Et le personnel, qu’est-ce qu’il prend ! Parce que ça ne lui vient pas à l’idée de me mettre au repos pendant le passage de l’aspirateur et de la serpillière. Non. Même que ça lui donne une raison d’agonir les braves gens qui ont le malheur de jeter un œil vers moi en poussant leur engin de propreté. Le pire est quand elle jette la zapette au sol, sonne le personnel, dit l’avoir échappée « vous savez à mon âge on a des faiblesses », et fustige celui ou celle qui essaie de rafistoler l’engin, les traitant d’incapables trop payés.

Oui, une vraie calamité, mais moi je sais ce qui la met dans cet état. Regardez autour de vous : pas une photo, pas un objet personnel. Ceux qui s'en sont débarrassés en l'enfermant ici, je ne les ai jamais vus, jamais. Pourtant je reste allumée du matin au soir... »

André Bonnisseau

Autour de moi

Il était 14 heures, je venais de finir de relire *Le petit Prince* et je sentis une petite fatigue s'installer. Je fermai les volets de ma chambre mais laissai la fenêtre ouverte pour l'aération. Une petite sieste réparatrice s'imposait. L'obscurité faite, j'allumai, comme d'habitude, une bougie, rajoutai dans le petit vase au-dessus du bougeoir une dose de sapin blanc afin que mon repos soit parfumé. Allongé, les pieds posés sur un coussin, pour bien reposer mes jambes, les yeux clos je souriais en me rappelant toujours la même phrase « celui qui a inventé le lit c'était pas un couillon quand même ! » Et je passai rapidement de St Ex à Morphée. J'en étais là de mes réflexions philosophiques lorsque j'entendis :

– Et moi ? Je sens le gaz ?

J'entrouvris une paupière, et inquiet, en regardant les petites statues de Beethoven et Mozart posées sur ma table de nuit, je demandai :

– C'est qui qui parle ?

Et la bougie de me répondre :

– Et qui veux-tu que ce soit ?

J'écarquillai les deux yeux en la fixant hébété :

– Ça parle une bougie ?

– Bien sûr ! je ne fais pas qu'illuminer ton obscurité !

– Tu ne veux pas que je te dessine un mouton des fois ?

– Non mais si tu pouvais fermer la fenêtre les courants d'air ça me tue.

– Ah oui il me semblait que tu vacillais.

– Tout le monde vacille ! Le vacillement c'est l'épisode qui précède l'extinction.

– T'as bouffé un clown toi.

– Et ne soupire pas quand tu me parles ça me tue.

– Tout te tue toi !

– Non pas tout, juste la flamme que tu as allumée et qui me consume.

– Peuchère tu as une existence éphémère.

Elle ne répondit pas et il me sembla qu'elle pleurait ; alors je tendis la main pour la prendre et la consoler et c'est à ce moment-là que je ressentis quelque chose de froid et me réveillai en sursaut, trempé.

Ma femme était dans la chambre avec une bassine à la main et elle hurla :

– Mais mon pauvre Gaston, mais t'es complètement fada en ce moment ! Fada et dangereux ! On croit qu'il dort, il parle tout seul et il met le feu !

La bougie gisait dans une mare près de moi.

Vraiment éphémère, comme la vie.

Yvan Blanc



Autour de moi

Une armoire, un secrétaire bibliothèque, un nécessaire à repasser et une ancienne table de cuisine sur laquelle repose mon ordinateur. À droite l'imprimante, à gauche la box et le téléphone. Au sol une moquette bleue abimée par les ans, témoin de l'adolescence d'une de mes filles. Au mur des gravures, des photos, une reproduction de Toffoli et cet encadrement souvenir qui me fut offert par mes anciens collègues le jour de mon départ en retraite. Entourée de petits mots sympas, effacés depuis par une exposition au soleil, la photo d'une partie de ceux avec lesquels j'ai partagé de nombreuses années de travail au service des cheminots, a été prise devant le numéro 7 de la rue du Château-Landon à Paris.



Soudain, la photo s'anime :

Laurence : Alors copine, la retraite ça se passe bien ? Tu en profites j'espère ! N'oublie pas de venir manger avec moi lors de ton prochain atelier d'écriture.

Chantal : Tu as de la chance d'avoir pu partir à 60 ans ! J'aurais tant voulu en faire autant.

Éric : Comment tu as fait pour pouvoir supporter tous ces branquignols pendant tant d'années ?

Alain : Merci maitre Cappello, tu nous manques.

Muriel : Quand je pense que tu m'as vue arriver toute jeune et que c'est grâce à toi que j'ai fait ma première manif !

Christine : On a partagé de bons moments ensemble, je suis certaine que tu t'en souviens !

Flore : Tu as eu bien de la chance de ne pas connaître le télétravail, nous on a galéré cet été pour envoyer les enfants en vacances.

Nicole : De ton temps on pouvait jeter le masque !

Christian : Je t'ai suivie de peu mais je n'ai guère profité de ma retraite...

Michelle : J'en ai marre d'avoir le bras levé depuis toutes ces années pour te dire au revoir.

Marie-Claude : Mais c'est quoi tout ce chambardement ? Ah, j'y suis, c'est la nostalgie du temps passé qui s'exprime...

Je lève la tête et soudainement tout est rentré dans l'ordre, ne restent que des visages souriants et des bras levés, figés pour l'éternité. Bizarre, il m'avait semblé les entendre parler...

Maryse Destrem

Solitudes ?



Un homme seul attablé devant plusieurs tasses (vides ?), un arrière-fond mystérieux de l'artiste David Bonheur, des deux-roues en attente d'humains... tout cela rue des Cinq Diamants.

Autant de pistes pour délirer en 1500 à 2000 signes sur cette photo prise lors de la sortie du CLEC du mois de septembre dans les rues du 13^e arrondissement de Paris.

Qui est vraiment cette femme peinte sur le mur ? Quel est son véritable nom : Élisabeth, Marie, Éva,... ? Quelle vie a-t-elle connue ? Combien d'admirateurs discrets l'ont côtoyée ? Les fauteuils, les vélos, que font-ils ici ? Ces mystères ont bien titillé la curiosité de nos narrateurs ...

Solitude

Norbert est assis dans la rue, accoudé à une table de café sur laquelle s'amoncellent les tasses que le serveur n'a pas daigné remballer au fur et à mesure de ses consommations. C'est son petit plaisir à lui de descendre à l'heure du goûter, chaque après-midi dans le bistrot d'en face, ou lorsqu'il fait beau comme aujourd'hui, assis à la terrasse, déportée un peu à gauche du café à présent qu'on doit respecter des distances physiques avec les autres consommateurs. La calvitie de Norbert est doucement chatouillée par une brise qui lui rappelle les délicieux mois de juin passés avec sa chère Élisabeth, ces mois de vacances qu'ils prenaient ensemble pour visiter le monde. Il se souvient de sa longue chevelure noire, de l'amour qu'ils faisaient au milieu des champs de coquelicots, les scarabées bourdonnant autour d'eux, de son visage aux yeux clos et aux lèvres entrouvertes laissant échapper les souffles de son plaisir ; il revit les bords de mer si bleus découverts main dans la main. C'était le temps du bonheur. Cinq décennies vécues avec elle, cinq diamants offerts, chacun un peu plus gros que le précédent, tous enterrés à son cou.

Des passants déambulent, disséminés ; les deux jeunes gens qui sont venus acheter des livres à la librairie en bas de chez lui remontent chacun sur son vélo et s'en vont, pédalant et riant. Du coin de la porte du café, le serveur veille sur son scooter garé sur le trottoir devant la vitrine pour être sûr que personne n'y touche. Le temps s'écoule. Il est dix-sept heures trente, l'heure de remonter chez lui.

— Garçon, l'addition s'il vous plaît !

Marie-Noëlle Rouanet

Souvenirs de Marie

Voilà deux heures que Georges attend Paulo. Ils avaient un rendez-vous dans ce bistrot de la Butte-aux-Cailles. Il ne devrait pas être très loin, son vélo était posé là, quand lui-même a garé le sien. Il a eu le temps d'avaler trois tasses de café, de gamberger, en vain, sur le nom de la rue des Cinq Diamants où se trouve ce bistrot.

Il a eu également tout le loisir de s'intéresser à la peinture de l'artiste David Bonheur. Une métaphore de la belle et la bête ? Peut-être un amour de l'artiste ? Georges rêve, ou plutôt rêveuse ; diable que c'est loin, comment se prénomait-elle déjà ? Françoise... mais non Marie ! La brune Marie, la belle Marie. Ce portrait a, comme on le dit familièrement, un faux air de Marie. Et pourtant l'artiste il n'a pas pu ni la connaître ni la rencontrer, la Marie.

Certes, ce n'est pas un copier-coller, mais quand même, de belles lèvres charnues, de beaux sourcils bruns, dommage, il faut deviner la couleur des yeux. Noirs sans doute, Marie les avait noirs. Un regard pétillant dans la joie, rêveur dans la réflexion, meurtrier dans la colère. Son nez était bien dessiné, mais peut-être un peu plus long. Enfin tout cela est un peu flou. Ce qui l'est moins c'est le souvenir du caractère de Marie. Un caractère dont on se souvient justement. Comme de son allure, une allure folle, un corps toujours en mouvement. Ah merci monsieur Bonheur de m'avoir rajeuni de cinquante ans avec ce portrait.

- Ah te voilà enfin Paulo, où donc étais-tu passé ?

- Pas loin, parc de Choisy, il y avait un peintre qui faisait le portrait d'une jeune femme. Cela m'a rappelé, il y a des lustres, une fille gironde et pas farouche, tu t'en souviens de la Marie ?

Gérard Gonac'h

Secret

Comme une sirène elle semble avoir surgi de la mer et lui donne rendez-vous chaque jour rue des Cinq Diamants. Elle a bien choisi son lieu de villégiature ! Du lundi au dimanche il est là, immanquablement. Même en période de confinement il passait la saluer. Aujourd'hui il a baissé son masque pour qu'elle puisse mieux l'entendre mais la belle est insensible à sa présence, imperturbable, murée dans son silence. Nul ne semble pouvoir l'atteindre. Alors il lui tourne le dos. Il n'est pas récompensé de sa fidélité. La table se remplit des nombreuses tasses de café consommé en attendant qu'elle ouvre les yeux. Qu'attend-elle pour cela ? Peut-être ouvre-t-elle la nuit sous les rayons de lune quand personne ne la voit ? Peut-être cherche-t-elle à percevoir le parfum des embruns dont elle est issue ? Depuis le temps qu'il la connaît c'est à peine si les saisons la perturbent. Qu'il pleuve, qu'il vente elle reste fidèle à son image. La jeunesse n'a pas d'âge. Pourtant, il en est sûr, quand les rayons du soleil la caressent elle sourit de bien-être. Même si elle suscite l'admiration chez certains, lui seul sait la contempler comme il convient. D'autres passent indifférents, pressés. Ne fait-elle pas partie des murs ? Il en est même qui ne la respectent pas et qui posent indécemment leurs deux-roues devant son image. De son côté le scarabée espère bien pouvoir s'engouffrer un jour dans sa bouche entrouverte pour connaître les secrets de son cœur. Il en a fait du chemin pour cela !

Mais l'heure tourne, l'autorisation de sortie va expirer, il reviendra demain, elle est si belle ! Il n'a dit à personne qu'elle lui appartenait, c'est son secret. Que serait-il sans elle ?

Maryse Destrem

Éva

C'est plus fort que moi : il faut que je vienne ici chaque après-midi retrouver Éva devant un café. Les deux fauteuils en rotin sont tout ce qui reste de notre histoire et je continue à les descendre tous les jours puis à les remonter vers six heures. C'est là que l'après-midi, avant de « partir au boulot » comme elle disait d'un air las, nous devisions. De tout et de rien. De la vie qui passe, de sa jeunesse, de ma vieillesse... Jusqu'au drame. Quand j'ai raconté le grand malheur au petit Bonheur (ce hasard des mots nous a amusés !) ça a été comme un coup de foudre chez lui, une illumination. Et pour finir, cette extraordinaire œuvre murale...

Toute Éva est là. Une reine. Sa bouche carminée toujours entrouverte, que je voulais invitation à l'écouter chuchoter une plainte du début du siècle dernier, mais dont j'imaginai les outrages qu'elle subissait quotidiennement. Sa chevelure folle dès qu'elle décidait dans un grand éclat de rire de la détacher et de balancer sa tête en tous sens. Ses paupières fermées pour retenir des rêves insensés d'espaces inhabités et enfouir des vérités quotidiennes indicibles. Ou pour oublier quelques instants la violence du monde autour d'elle, se retirer en soi et y chercher encore des raisons de vivre, de continuer à tutoyer la honte et le mépris pour mieux s'en défaire.

Bien qu'elle ne se soit jamais ouverte sur les activités qui lui permettaient de vivre dans une belle aisance et un grand appartement dans cette Rue des Cinq Diamants, les langues allaient bon train. Sans savoir. Sans soupçonner la souffrance. Sans imaginer la révolte et le dégoût derrière l'accouplement sordide. L'artiste a pudiquement symbolisé ces profanations par un phallus à l'anatomie effrayante et un dard probablement venimeux. Vraiment pudique ? Ça se discute. Mais ce qui ne se discute pas, c'est qu'un de ces monstres turgescents l'a tuée.

Oh bon sang, que je le hais, ce scarabée couleur de mort, et toutes ces bestioles surnoises qui ont petit à petit et trop secrètement dévoré le beau corps d'Éva !

J'ai encore déposé ce matin sur sa tombe, au cimetière d'Ivry, des fleurs d'anthurium rouge vif, ses préférées.

André Bonnisseau

Qui suis-je ?

Les yeux fermés je suis attentive aux bruits et aux senteurs des rues de la capitale. Je suis très brune, un maquillage saillant, mes mèches torsadées s'évaporent sur la toile derrière des espèces de coquelicots sur lesquels un scarabée repose. De l'autre côté une coccinelle bleue aux points rose foncé a gravi la feuille pointue d'une plante exotique. Le fond bleu fait penser à une noyée. Les couleurs sont vives tranchant avec la grisaille du quartier. Il y a peu l'arôme du café noir est monté à mes narines ombrées. Sur le trottoir deux autres personnes étaient attablées avec l'homme. Il reste seul M'sieur Bonheur : ses amis les cyclistes, après avoir avalé l'horrible « petit noir » qu'on leur avait servi s'en sont allés plus loin, dans cette librairie des amis de la Commune de Paris. Des rouges ? Rouge comme le sang versé. Rouge comme mes lèvres dessinées. Suis-je une star ? L'un d'eux m'a-t-il créée ! J'ignore son identité ; avant je n'existais pas. J'entendais le crissement insolite des bombes de peinture odorantes, les déplacements sur l'échafaudage au fil des heures. Les yeux fermés : sur le monde ou la rue ? J'imagine aux remarques des passants, aux bruits qu'émettent leur bouche leur admiration. « Qu'elle est belle ! Magnifique ! » s'exclament-ils parfois. Et je les entends grâce à l'oreille incrustée sur le mur plus bas, un attrape-nigaud qui leur demande d'écouter. Quand les cyclistes sont arrivés ils ont attaché leurs

vélos. Des touristes ? L'homme a descendu son masque en marmonnant, fichue époque, sale virus. Ça faisait un drôle de bruit le tissu râpant la peau. Il parlait d'humidité. Moi aussi je crains l'humidité exposée comme je suis, nuit et jour et par tous les temps. Parfois il me semble reconnaître le bruit de bombe de peinture : vient-on « retoucher mon portrait » ? Est-ce un autre artiste ? Parait qu'il en existe beaucoup. C'est un délit ai-je compris. Alors ils arrivent quand les deux absents ? Vont-ils m'appliquer cinq diamants ? Qu'ils se dépêchent avant que je disparaisse dans la nuit, le brouillard, la pluie ou remplacée par quelque autre fresque.

Madeleine de Groot

Dernière fois ?

Julie n'a pas fini sa tasse de thé. Elle n'a pas dû le trouver à son gout, contrariée sans doute à l'idée de passer un moment avec son vieux père... On voyait bien d'ailleurs qu'elle était pressée de partir.

Il faut dire qu'après tout ce temps perdu entre nous, on n'avait pas beaucoup de choses à se raconter. En fait, elle ne m'a jamais pardonné son enfance. Qu'on se rassure, je n'ai pas commis d'acte irréparable. Simplement, je n'étais pas là... Le travail, les réunions du soir, les déplacements... Heureusement elle avait sa mère. Mais quand Marthe est morte d'une méchante maladie il y a dix ans, notre fille n'a plus remis les pieds à la maison familiale.

Le petit, en revanche a eu l'air d'apprécier son chocolat. Mais on ne peut pas dire qu'on ait beaucoup communiqué lui et moi. Branché sur son portable, il répondait lui aussi à mes questions d'une manière monosyllabique *Ça marche le collègue ? Ça va. Tu es en quelle classe ? Troisième. Bientôt le lycée, alors ? Oui.*

À un moment tout de même, ma fille lui a demandé d'oublier un peu son appareil et il l'a glissé de mauvaise grâce dans sa poche. Mais il ne m'a pas prêté tellement plus d'attention pour autant, parce que son regard s'est alors fixé sur l'immense fresque peinte sur le mur derrière moi, et sur laquelle une jeune dormeuse rêve qu'un chatoyant scarabée se balance sur un coquelicot, tout près de sa joue. *Qu'est-ce que tu en penses ?* ai-je demandé, persuadé d'avoir trouvé un sujet de conversation intéressant. *Bof ! C'est un truc pour les midinettes !* Et se tournant vers sa mère en montrant sa montre : *C'est bientôt l'heure de ton rendez-vous, non ?* Elle a aussitôt saisi la perche. *Oui. Excuse-nous d'écourter mais je dois absolument voir mon patron au sujet d'un contretemps délicat...* Juste retour des choses !

Et puis ils sont partis. Et me voilà seul à nouveau, dans ce café de la rue des Cinq Diamants, juste en face de l'hôtel où je descends par habitude chaque fois que je viens à Paris. De moins en moins souvent, il faut bien le dire. La dernière fois, peut-être ? Il y a toujours une dernière fois...

Un truc pour les midinettes a dit le gamin. Peut-être. Mais le vieux monsieur que je suis aimerait bien pouvoir s'endormir comme cette midinette-là, se noyer dans un ciel de coquelicots et ne plus penser à rien. Enfin !

Pierrette Tournier

Renaissance

Il avait tout essayé pour échapper à l'ennui, à la morosité. Ce treize novembre dans le treizième arrondissement, il s'était rendu là, rue des Cinq Diamants, parce qu'une amie lui avait conseillé de s'aérer et d'aller jeter un coup d'œil sur une fresque étonnante de David Bonheur. Il ne connaissait pas l'artiste mais avec un patronyme si engageant, on pouvait espérer que l'homme l'eût mis au service de son œuvre. C'était à tenter. Lui, Léon, peintre abstrait, en mal d'inspiration depuis ces derniers mois se mitonnait un début de dépression. Isolé dans son appartement atelier, quasiment reclus, dépourvu de fantaisie, de contacts, abandonné par sa muse, désespéré par un monde en déliquescence, il broyait du noir à temps plein. Du Soulages en continu. Sa consommation de café était devenue addictive, il comptait sur le breuvage pour stimuler son hémisphère droit. Sans succès. Il avait donc enfourché sa bicyclette, pédalé jusqu'à cette placette pour voir de quoi il retournait. Après avoir absorbé quatre tasses de café à la terrasse éphémère installée sous la fresque, une forme de lucidité nouvelle lui apparut. Fasciné par le scarabée noir se détachant sur la fleur rouge, il fut traversé d'une forte secousse émotionnelle. Le scarabée n'était-il pas symbole de renaissance dans l'antiquité ? Les chinois prétendent que, tel le scarabée, il faut rouler sa boue dans laquelle renaît la vie. N'était-ce pas là un signe du destin ? Léon s'attarda là-bas plus de deux heures au bout desquelles il rentra chez lui, comme allégé, dégagé d'une torpeur néfaste à sa folie habituellement créative. Un dernier café et le voilà crayonnant nerveusement, torturant le papier jusqu'à ce qu'il rende toute l'expression attendue de son tortionnaire.

Liliane Millet



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial - Session 2 – Jeu 4

Novembre 2020

Coordonnons en vers les conjonctions

Vous connaissez bien sûr nos sept conjonctions de coordination : Car, Donc, Et, Mais, Ni, Or, Ou.

Écrivez un texte d'au moins sept lignes ou petites phrases (avec ou sans rimes) dont chaque ligne commence par une de ces conjonctions dans l'ordre que vous choisirez.

Ici les auteurs se sont bien décarcassés pour ajouter à la contrainte de base (qui a toutefois subi quelques entorses) des touches personnelles et parfois inattendues : la même rime, l'ordre mnémonique bien connu, un ordre suivi de l'ordre inverse, une écriture purement oulipienne, ... et parfois la combinaison de plusieurs de ces fantaisies.

CORONA VIRUS

Mais non, nous ne rêvons pas, le monde des humains a perdu ses repères.
Où aller aujourd'hui, à quel saint se vouer pour fuir cet enfer ?
Et comment retrouver la sérénité autrement qu'en s'isolant la vie entière ?
Donc, réfléchissons à d'autres possibilités de sauver la planète Terre...
Or ce n'est pas facile pour nos chercheurs de mettre fin à cette misère
Ni pour nous autres, pauvres hères, ramant dans cette galère,
Car le sauveur suprême, le Zorro des temps modernes, reste une chimère.
Mais où est donc Ornicar, notre nouveau protecteur interplanétaire ?

Georges Wallerand

Mais faut-il pleurer
Ou rire de cette situation qui nous confine
Et par conséquent nous isole
Donc nous protège aussi
Or nul n'ignore ni les risques
Ni les conséquences graves
Car sinon on ne nous confinerait pas

Mais ou on est d'accord
Ou on n'est pas d'accord
Et alors on s'explique sans s'énerver
Donc calmement
Or d'aucuns s'agacent et ne respectent
Ni le port du masque ni la distanciation
Car ils ne comprennent rien

Yvan Blanc

RUPTURE MONDAINE

Donc, vous dites madame, que notre union est morte,
Et que de ce manoir allez prendre la porte.
Ni les cris ni les pleurs ne sauraient vous distraire
Car en un lieu discret un autre vous espère.
Or, sachez belle dame que ce malheur m’amuse
Ou, enfin, me permet d’inviter là ma muse.
Mais je vous interdis de remettre ici pied
Ou bien je vous mettrais aux fesses mes deux bottes.
Or vous savez combien aisément je m’emporte
Car souvent je n’ai pas supporté vos écarts
Ni admis vos amants, ni aimé vos regards.
Et jamais plus que vous femme ne fut perfide...
Donc, adieu et bon vent. Que le diable vous guide !

André Bonnisseau

Ou l’on aime ou l’on n’aime pas
Car il n’y a guère ici-bas
Ni demi-mesures ni portions d’ébats
Mais je sais bien que tu aimes le débat
Or dans le combat, seul coûte le premier pas
Et ils arrivent vite, avec toi, les drames et les coups bas
Donc réponds-moi une bonne fois : tu m’aimes ou tu ne m’aimes pas ?

Marie-Noëlle Rouanet

Donc, je ne devais pas m’inquiéter de ce que je voyais ou entendais.
Mais plutôt me préparer à combattre.
Car un esprit épuisé ne peut posément exercer une attention soutenue.
Ni non plus s’activer inutilement.
Et alors survient la fin des espérances devant l’échec inévitable.
Or le seul moyen de vivre est d’oublier
Ou de rêver.

Mireille Gras

Donc tu as rêvé
Car ce n’était pas moi
Ni d’ailleurs Alizée
Mais peut être un chinois
Ou bien une araignée
Or tu es hors-la-loi
Et tout peut basculer !

Mais bien sûr
Où avais-je la tête ?
Donc j’avais raison,
Or nul n’y croyait
Ni ne voulait me suivre
Car c’était trop risqué
Et pourtant j’ai réussi !

Maryse Destrem

ACHILLE TALONNE L'AIGUILLE

« Donc, comme je te disais, me voilà à la gare. Bon.
Mais, aucun train affiché ! Haha ?
Ni dehors, ni dedans ! Tiens ?
Et personne dans le hall, dis donc !
Or, moi - tu me connais : boum !
Ou ça passe, ou ça casse ! Paf !
Car, moi, les gares, oh, hé, oh... ça m'connait, je... Tu m'écoutes ? »

ELLE EN PINCE POUR VOUS

Ni, nom de L'Enclos
Car, avant, sérail de tes amants :
Or noir de tes yeux, galbe de tes seins...
Mais aventurière d'amours, luthiste émérite
Donc très en vue, très en verve,
Et jalosée... aimée plus que souvent...
Ou bien.... ta vie romancée ?

UN VRAI CASSE-TÊTE !

Mais comment veux-tu faire rimer
Ni avec car,
Ou donc avec or ?
Car : si or est contre
Donc, alors, et ni ?
Or, ne riment ni mais, ni car !
Et quid de ni ?

HOMMAGE ADMIRATIF

- Mais... cette histoire de
Car, tombé dans l'Orne hier ?
Donc, tous ne périssent pas... pas deux ?
- ... Et ils se virent cinquante en arrivant au port... fiers !
Ni blessés ni choqués, pas du tout morts !
Or, le choc fut dément !
Ou alors...? De solides gaillards, ces Normands !

Olivier Coste

Donc, c'est bien cela que tu essaies de me dire... que tu me quittes.

Ou alors, ... non, c'est autre chose, quelque chose qui n'a rien à voir, je ne sais pas, tu essaies de dire, tu parles, tu expliques, tu es sérieuse, et moi je ne comprends pas.

Mais oui. C'est autre chose, il y a bien quelque chose qui te préoccupe, je le vois. À ton visage. Ton visage, je le connais si bien. Par cœur.

Car ce visage, je l'aime. Je t'aime. Tu ne me quittes pas, non tu ne me quittes pas, c'est un malentendu.

Ni toi, ni moi, n'avons jamais envisagé la rupture, tu le sais, on s'était promis, tu t'en souviens ?

Et nos promesses alors, qu'est-ce que tu en fais ? Et mon cœur, brisé alors, qu'est-ce que j'en fais ?

Or, demain, sans toi, sans nous, qu'est-ce que je deviens ?

Daniela Laurans

CARS

Mais, où est-il donc cet Ornicar ?
Donc, Ornimais serait dans le car ?
Ou c'est Ornimais, ou c'est Ornicar
Ni l'un, ni l'autre n'est dans le car
Et pourquoi n'ont-ils pas pris le car ?
Car, en retard, ils ont raté le car
Or, hélas, c'était le dernier car.

Gérard Gonac'h

NOUVELLE SAISON ?

Mais pourquoi se plaindre de ce deuxième confinement ?
Car comme le premier, il nous inonde de doux rayons de soleil !
Ni automne ni printemps, c'est une nouvelle saison qui est née.
Donc profitons de ce temps, même pour une heure, une heure seulement
Or nous ne sommes pas sûrs qu'avec la pluie viendra la fin du confinement
Et l'hiver est là, avec ses frimas et ses brouillards, reviendra-il bientôt ce soleil,
Ou va-t-il se cacher ailleurs, tellement sollicité pour d'autres confinements ?

TRAIN DE VIE

Ni moi ni mes parents ne l'ont connu ce temps
Et on a du mal à l'imaginer, une campagne sans train.
Or, les gens se déplaçaient se rencontraient, travaillaient.
Mais le progrès, la technique, la société nous ont fait oublier ce temps.
Donc il faut imaginer vivre à une autre vitesse avec un autre environnement,
Car sans ces précautions on risque de se tromper de train
Ou d'oublier la performance que cela représente ?

François Déloge

Maitre et valet

- Mais où est donc Ornicar ? Le savez-vous, Nestor ?
- Où il est... Je ne sais... Mais vu son état, Monsieur...
- Et dans quel état est-il, je vous prie ? Parlez Nestor !
- Donc... Vous n'êtes au courant de rien, Monsieur ?
- Or ça ! Me direz-vous enfin ce que j'ignore ?
Car je suis Maitre en ces lieux, Nestor, ne l'oubliez pas !
- Ni moi, ni personne ne l'oublions, Monsieur,
Ornicar, cette nuit, est passé de vie à trépas.

Pierrette Tournier

Or, nous voilà aux arrêts
Et, de ce fait, privés
Ou frustrés de sorties ;
Car COVID est tapie
Ni chez vous, ni chez moi,
Mais aux bosquets sournois,
Donc « nous n’irons plus aux bois ... » !

Or, voilà notre liberté tristement réduite
Mais que faire : révolte, colère, furtive fuite ?
Ou résignation consentie acceptée et sage ?
Donc, cloîtré, l’évasion sur place il faut chercher
Et appelons nos amis les livres et leurs pages.
Ni peur ni peine ne pourra plus nous menacer
Car l’évasion est là, dans les mots, dans les phrases...

Jean-François Aubert

Mais que faire de son temps quand il n’est plus compté, quand chaque jour est à réinventer
Ou bien écrire lire et rêvasser ou alors repeindre murs, volets et portails décrépis
Et vider ainsi toute l’énergie accumulée en tant d’heures cloîtrés pour un trop long répit
Donc, se préparer une nuit calme et douce nécessaire à relancer notre vitalité
Or les marchés du bricolage, dévalisés n’offrent plus que rayons clairsemés
Ni pinceaux, ni peinture, ni disques à poncer
Car comme des fous sur les stocks ils se sont tous jetés

Liliane Millet

Ni courir sur le sable doré, nager
Ou gravir les sommets enneigés
Car la liberté nous est empêchée
Donc rêvons encore d’activités
Et de n’être plus enfermés
Or nous ne sommes pas rassurés
Mais craignons toujours d’être contaminés.

Et mourir d’amour, ivres de liberté
Or la voilà désormais ligotée
Car un virus mauvais l’a séquestrée
Donc il faut maintenant confiner
Ou pieds et poings liés nous livrer
Mais un jour enfin libérés, sur les murs des cités
Ni toi ni moi n’écrivons oubliés.

Et si Noël voyait enfin le rêve
Ou réalité serait être vaccinés
Car un virus s’est infiltré
Or notre monde ne l’avait pas convié
Ni même imaginé, tous désormais confinés
Mais lui nous a condamnés et même contaminés
Donc luttons, espérons une trêve.

Madeleine de Groot

Mais où est donc Ornicar, le roi de l'orthographe?

Et son complément, la Carmée de Niort, reine de la grammaire?

Ou bien ils ont eu un différend sur un texte imparfait, ou bien ils n'envisagent plus de futur commun.

Car ils étaient depuis peu en opposition sur le genre de leur accord plus que parfait.

Or l'écriture inclusive qui s'imposait pour l'une, n'était que faute d'orthographe pour l'autre.

Ni vous, ni moi ne pouvons agir sur la coordination de ces conjonctions autrefois harmonieuses.

Donc, il est fort possible qu'on ne parle plus d'eux qu'au passé, simple ou composé.

Marie-Christine Vacavant



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial - Session 3

Décembre 2020

Hors-jeu !

Alain Jourdain, un des rédacteurs des jeux du *Nouveau dévorant* propose une définition : *La pelle du 18 juin* (en 8 lettres)

Il vous informe par avance que les gagnants seront assurés de recevoir ses plus amicales pensées.

Maurice Gauthier a concocté cette anagramme...

Confinement :

Lectures,

Écriture,

Confitures...



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Session 3 – Jeu 1

Décembre 2020

Définir des mots

Donner une définition originale (comme pour une grille de mots croisés ou sous forme de devinette) de 10 mots proposés.

Plus de 120 définitions (et deux charades) pour ces 10 mots... Voilà qui montre tout le plaisir pris à ce jeu où se mêlent simplicité et hermétisme, sérieux et humour, concision et détail.

ATELIER	
- Leur ouverture fut une aventure, leur fermeture une déchirure.	Maurice Gauthier
- Terrain commun à l'artiste et à l'artisan.	Pierrette Tournier
- Espace pour séance en groupe ou travail.	Madeleine de Grootte
- Lieu de création manuelle ou intellectuelle.	Maryse Destrem
- Lieu d'expression artistique ou artisanal.	Marino Rouanet
- Endroit fermé où l'on travaille dur dur en petit comité.	Mireille Gras
- Fabrique à partir de la réalité.	
- Théâtre de nombreuses créations.	Alain Jourdain
- Charles Dullin y trouva sa place.	
- Lieu de labeur ouvrier ou artistique. On y peint au pistolet ou à la martre Kolinsky.	Liliane Millet
- Événement proposé, entre autres, pour ne pas confiner idiot.	José Claveizolle
- Camille y rencontra-t-elle Paul ?	André Bonnisseau

CERCLE	
- Douce figure fermée au rapport étrangement constant, on y pénètre cependant en tout bien tout honneur.	Liliane Millet
- Figure qui existait déjà avant l'invention de la roue.	François Déloge
- Si vous faites un premier pas sur ce chemin, vous ne pourrez plus vous arrêter.	Pierrette Tournier
- Avec le premier, en général ça va mieux que pis.	Marino Rouanet
- Club fermé.	Madeleine de Grootte
- Cicéron c'est Poincaré.	
- A toujours fait au pi aller.	
- Lieu tout désigné pour prendre la tangente.	Alain Jourdain
- C'est l'histoire d'un plan qui croise une sphère...	
- Complètement rond, mais pas forcément gris.	
- Le polaire ne vous tiendra pas au chaud...	André Bonnisseau
- On en trace un à l'aide d'un compas.	Mireille Gras
- Il se mord la queue.	Maryse Destrem
- Groupement d'amis qui se démènent pour avancer dans un idéal commun en évitant de tourner en rond.	José Claveizolle
- Voie sans fin.	Maurice Gauthier

LITTÉRAIRE

- Espèce d' <i>Homo sapiens</i> en voie de disparition.	Marino Rouanet
- Éloignée des sciences, sauf dans la fiction.	Alain Jourdain
- Telle une assemblée d'éplucheurs de patates.	
- Le facteur peut aussi avoir ce qualificatif.	François Déloge
- À la réunion des bons caractères il joue en amateur.	André Bonnisseau
- Opposant putatif au scientifique.	
- À l'opposé du scientifique, il peut se permettre de rêvasser.	Mireille Gras
- Ce n'est pas un gros mot. Au contraire.	Liliane Millet
- On l'oppose au scientifique en oubliant la poésie des mathématiques.	Pierrette Tournier
- Manière de respect de la lettre tout en étant à la page.	José Claveizolle
- Pas enclin aux mathématiques mais précis culturellement.	Madeleine de Grootte
- Tel est prix qui devrait plaire. (voir Écrivains du même auteur)	Maurice Gauthier
On se repose sur mon premier, Mon second est la boisson préférée des anglais, Mon troisième équivaut à crier en forêt, Mon tout est doué pour les lettres.	Maryse Destrem

ÉCRIVAINS

- Transmetteur manuel de mots.	Madeleine de Grootte
- Avec ces gens-là, on a toujours des histoires !	André Bonnisseau
- Ils se font un sang d'encre et se font suer pour le bon mot.	Liliane Millet
- Du dimanche ou professionnels, ils se gargarisent de mots.	Mireille Gras
- Avec leurs mots, ils vous prennent par la main.	Pierrette Tournier
- Arène et Char ou Jardin et Genet.	
- Eugène SCRIBE en valait donc deux !	Alain Jourdain
- Donnaient autrefois la main au public.	
- Personne qui avec des mots développe des idées ou des histoires.	Marino Rouanet
- État de ceux qui veulent parler sans être interrompus. (Jules Romains)	José Claveizolle
- Ne parviennent donc pas à plaire. (voir Littéraire du même auteur)	Maurice Gauthier
- Métier de celui qui bourlingue à travers les mots.	Maryse Destrem
- Ils ont un don pour caresser la plume, la transformer en épée pointue ou baguette magique, donnant rendez-vous sur des terres inconnues ou s'invitant au plus secret de toi!	François Déloge

DÉCEMBRE

- Un mois de froid qui réchauffe les cœurs.	Mireille Gras
- Funérailles annuelles.	Madeleine de Grootte
- Frimaire et Nivôse il fut, triste douzième il reste.	Liliane Millet
- Pointe bon dernier à la révolution.	André Bonnisseau
- Mois où certains astres s'agitent.	Marino Rouanet
- Mois sons ou mois sacs (<i>rues commerçantes</i>).	Maurice Gauthier
- Mois de l'année cher à la société de consommation.	Maryse Destrem
- Le dernier de la douzaine.	Pierrette Tournier
- Un qui en fait toujours douze à la dizaine.	Alain Jourdain
- Ses partisans firent à peine trembler Nicolas 1 ^{er} .	
- Mois où le manteau de l'hiver réchauffe les cœurs.	José Claveizolle

CHEMINOTS	
- Communauté qui croit dur comme fer à la solidarité.	Liliane Millet
- Ils ont fait leur vie du rail.	Alain Jourdain
- Longent le fer plutôt qu'ils ne le croisent.	
- En eaux finissant, ils erreraient, mais ceux-là suivent souvent la bonne voie.	André Bonnisseau
- Groupe professionnel le plus investi dans la défense de ses droits.	Marino Rouanet
- Race en perdition.	Maryse Destrem
- Espèce en voie de disparition ?	Maurice Gauthier
- Acteurs de la vie économique, souvent moqués, qui agissent pour relier les gens sans renier la planète.	José Claveizolle
- Ils vont généralement bon train.	Pierrette Tournier
- Personnes qui marchent sur des barres de fer.	Mireille Gras
- Railleurs d'un service public.	Madeleine de Grootte
Mon premier ferme la marche, Le cœur de mon deuxième balance entre la figue et le raisin, C'est à Bergerac que mon troisième sera mis à mal, On dit que quand il ne conduit pas, mon tout voyage sans billet.	François Déloge
CHE (marCHE) MI (Mifigue MI raisin) NO (il sciera NO de Bergerac)	

NOËL	
- Rencontre temporelle entre un quart de centenaire et un douzième de grosse pour un heureux avènement.	André Bonnisseau
- Prénom du père, parfois du fils, mais généralement pas du Saint-Esprit.	Pierrette Tournier
- Prénom d'un divin enfant.	Madeleine de Grootte
- Fête attendue par tous les commerçants.	Mireille Gras
- Fête qui passe de magique à ruineuse avec l'âge.	Marino Rouanet
- On y commémore la naissance d'un petit enfant.	Maryse Destrem
- Tous les ans il donne les boules.	Liliane Millet
- Fête chrétienne devenue symbole de générosité et de bombance.	José Claveizolle
- Effet miroir de Léon.	François Déloge
- Tombe toujours un jour impair ... un père.	Maurice Gauthier
- Nom de la mère inconnu.	
- La moitié d'un vieux de la vieille.	Alain Jourdain

CADEAU	
- Manière de dire à ceux qui nous sont chers qu'on les aime, un verbe parfois si dur à conjuguer.	José Claveizolle
- Mieux vaut éviter ceux qui n'en sont pas.	Alain Jourdain
- Dans un certain sens, le bouillon de onze heures en serait un s'il est offert.	André Bonnisseau
- Espérance faite matière.	Madeleine de Grootte
- La vie ne nous en fait pas aussi souvent qu'on le voudrait.	Mireille Gras
- Attendu ou remis.	Maurice Gauthier
- Attention, il peut être empoisonné !	Pierrette Tournier
- Objet d'échange de bons sentiments.	Liliane Millet
- Dépense faite pour prouver à quelqu'un qu'il lui manquait quelque chose.	Marino Rouanet
Mon premier est difficile à définir, Mon second est parfois difficile à gratter, Mon tout est agréable à recevoir.	Maryse Destrem

SAPIN

- Désodorisant d'ambiance, fragrance : résine.	José Claveizolle
- Arbre toujours vert que l'on ne découvre qu'en fin d'année.	Mireille Gras
- Odeur de fin de partie.	Alain Jourdain
- Aussi bien devant la cheminée que dans le four crématoire.	Marino Rouanet
- Odeur inquiétante.	Maurice Gauthier
- Caisse mortelle non illuminée.	Madeleine de Grootte
- On le chante et on le garnit.	Maryse Destrem
- Essence préférée des nécrophages.	François Déloge
- Mieux vaut ne pas être au milieu quand il fait la planche.	André Bonnisseau
- Entoure ou fait le feu.	
- Règnerait sur les fûts selon ses bardes laudateurs.	
- Toujours vert malgré son âge.	
- Quand on en perçoit le parfum, ça sent la fin.	Liliane Millet
- C'est un Roi.	Pierrette Tournier

LECTURE

- Loisir ou travail qui permet de prendre connaissance d'une information.	Mireille Gras
- Passe-temps instructif.	Pierrette Tournier
- Voyage en compagnie d'une suite de pages, pas forcément jeunes.	André Bonnisseau
- Maladie chronique touchant le plus jeune âge et l'âge le plus avancé, se manifeste par une boulimie de mots ou caractères classés sur une feuille, ou une surface adaptée.	François Déloge
- Déstressant COVID.	Maryse Destrem
- S'applique aussi bien aux lèvres qu'aux livres.	Alain Jourdain
- Un passage devant le parlement.	
- Une tête qui s'orne encore de saphir ou de diamant.	
- Passeport pour la liberté de penser.	Liliane Millet
- Plaisir solitaire permettant de s'instruire, de s'évader, de se distraire hélas en perte d'usage au 21 ^e siècle.	José Claveizolle
- Pivot de la « culture ».	Maurice Gauthier
- Plaisir solitaire décent même au milieu de la foule.	Marino Rouanet
- Activation physique des yeux, bouche, cerveau.	Madeleine de Grootte



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Session 3 – Jeu 2

Décembre 2020

Blablaba

Rédiger un texte où vous décrirez **avec des détails superflus et des digressions** une action simple de la vie quotidienne (1500-2500 signes).

Où l'on voit qu'il est agréable d'écrire (et sans nul doute de lire) en laissant errer son imaginaire pour finalement faire partager ses infimes perceptions, son quotidien banal, ses pensées vagabondes, ses souvenirs surannés...

Laborieuses matinales

C'est un fait bien regrettable et j'aimerais qu'il en soit autrement, j'ai le matin chagrin. Pas le matin vaseux de celle qui rechigne à se lever, simplement, la reprise du face à face avec la vie et ses drôles de blagues m'est douloureuse. C'est pour moi une gageure renouvelée, un défi quotidien qui me saisit au collet et me chuchote au creux de l'oreille : « ma fille, il va falloir t'y coller ! ». Et bien sûr je m'y colle et je décolle de ma couche en douceur, histoire de ménager ma fragile carcasse. Quelques étirements, parce que c'est écrit dans le manuel du parfait « troisièmeagiste », je laisse mes deux pieds nus, je déteste les chaussons, prendre contact avec la chaleur du parquet et je descends dans le séjour. Je procède mécaniquement à l'ouverture de tous les volets à battants, je fais basculer en position jour les lames brunes des stores en faisant rouler sous mes doigts la baguette d'orientation. Ces rituels me désolent, ils symbolisent l'ennui de la répétition. Je pourrais mélanger les pièces du puzzle et varier l'ordre des tâches mais à quoi bon ! Je file à la cuisine pour préparer le thé. Quand l'insupportable clapotis de la bouilloire électrique se fait entendre à l'approche de l'ébullition, je saisis ma théière beige et dodue qui m'attend sur l'étagère, je l'emplis d'eau et j'y introduis un sachet de thé à la livrée rouge et or *Twinning English breakfast*. Aujourd'hui, comme souvent, c'est jour du thé, mais selon l'humeur, j'opte pour le café, en général cela correspond à une meilleure énergie. Je tranche le pain avant de le faire griller et de le laisser répandre son odeur de noisette dans la pièce. Je prépare sur un plateau, beurre et confiture de myrtilles ou de framboises, tasses et couverts. Ensuite j'épluche pour deux, c'est mon cadeau du matin, des fruits selon la saison, poires, pommes, oranges, kiwis... Immanquablement je fais couler du jus dans mes manches qui se collent désagréablement sur mes poignets. Enfin, après avoir installé tous ces préparatifs sur la table du séjour, je me saisis de la pharmacopée quotidienne. Comme un rappel à l'ordre du temps qui passe, ce geste pas anodin semble vous dire « sans moi, tu n'es pas grand-chose ». La radio, France Inter, diffuse son lot de mauvaises nouvelles et jusqu'à la première gorgée de thé qui va me flatter le palais, je ne suis que l'ombre de moi-même, triste robot dont les pièces grincent. Bien loin de l'image d'Épinal des spots publicitaires des années soixante-dix où « l'Ami Ricoré » avait le petit déjeuner joyeux et plein d'entrain. J'ai le matin chagrin.

Liliane Millet

LES DEUX AMIS

- Tu dis rien, Charly ! J'aime pas quand tu dis rien.
- J'ai pas grand-chose à dire, tu sais.
- Comment veux-tu que je sache, si tu ne dis pas ?
- Et pourquoi je dirais, si j'ai rien à dire ?
- Pour que je puisse te répondre ! Ça s'appelle un dialogue, un truc à deux qui évite que l'autre soit tout seul.
- T'es pas bien tout seul, Fernand ? Moi, si !
- Mais pourtant, on vient de chasser tous les deux. J'suis ton ami, d'puis... d'puis quand au fait ?
- Depuis la première fois, c'est sûr ! T'avais pas posé de questions. J'avais rien répondu. On avait partagé le silence.
- Et le fromage et le litron, Charly, ça me revient ! Y'a bien au moins huit ans...
- Probable. C'était pour l'autre président, même p't'êtr' l'autre avant !
- Tu vois, quand tu veux ! Y suffit qu'on t'pousse un peu ! Je sais c'que c'est les pas bavards ! Tout par un coup, y s'mett'nt à voir !
- Et pis plus loin qu'tu crois, Fernand ! Tu t'souviens d'la Jeannette, celle qu'avait les yeux bleus et qu'on aimait tous les deux ?
- Si j'm'en souviens ? Mais c'est moi qu'elle aimait l'mieux !
- On pouvait pas rester à deux ! Alors elle a choisi l'Claudius, c'ui du château. Tu dis plus rien, Fernand ? J'aim' pas quand tu dis rien !

Édouard PIOLET

Pour une baguette de pain

La matinée est bien avancée mais je dois sortir ce jour, à cet instant. Oh comme d'habitude, comme chaque jour. Il faut bien aller chercher son pain quotidien. Nul ne me l'amènera à domicile. Oh, la boulangerie n'est pas éloignée de mon domicile et connaissant le chemin, je pourrais m'y rendre les yeux fermés.

Il faut que je sorte de la maison, ce n'est pas bien compliqué cet effort que m'impose la routine de la vie. Mais ce qui me dérange le plus, c'est qu'il faut que je me prépare. C'est-à-dire que je dois trouver une tenue vestimentaire adéquate. Vous me direz, pour aller chercher un pain, inutile de mettre une tenue de gala ! Oui, bien sûr, ma tenue de tous les jours, après avoir enlevé mon tablier, pourrait bien suffire. Mais quand vous sortez, il faut savoir le temps qu'il fait dehors. Selon la pluie ou le soleil ou le vent, selon la température, vous ne pouvez pas mettre n'importe quel vêtement. Vous devez regarder par la fenêtre le temps qu'il fait d'abord. Ensuite, il vous faut passer un grand moment devant la garde-robe. Du temps perdu, sans aucun doute. Et vous comprenez donc que j'hésite toujours à sortir, simplement en sachant le temps qu'il faut pour aller chercher une baguette de pain ! Par ailleurs, si je rencontre une connaissance, il faudra que je m'arrête un long moment à discuter de banalités. Et puis, j'appréhende toujours de tomber sur un hurluberlu en pleine rue. De nos jours, on ne sait jamais sur quoi ou sur qui on va tomber.

Mais une fois que je suis prête, je me hâte. Mais comme à chaque fois, au moment de sortir, je regarde la porte d'entrée, et comme chaque fois je reste émerveillée. Tout en terminant de boutonner mon manteau – tiens au fait il faudrait que je recouse ce bouton, je vais finir par le perdre, il ne tient presque plus-, je l'admire cette porte, chaque fois comme si c'était la première fois. Elle n'est pas d'origine. L'ancienne avait trop de marques d'usure. Il y a quelque temps j'en ai fait poser une nouvelle. En bois style château campagnard traditionnel. C'est comme cela qu'elle s'appelait sur le catalogue consulté. Oh, les ouvriers qui l'ont posée n'ont pas trainé, ils connaissaient leur travail ! D'ailleurs le résultat est magnifique !

Bon voilà, ça y est, je suis prête. La main sur la poignée, je vais sortir. Ah tiens, qu'est-ce que cette égratignure, là... en bas... une griffe de chat ? Bon, il faut que j'arrange cela tout de suite.

Mireille Gras

Panne de bille

Cette fois ça y est ! Je dois le remplacer... Inutile de tergiverser, de procrastiner, de m'en remettre à un heureux miracle qui me dispenserait de cette démarche cruciale, vitale pour être franc : acheter un nouveau stylo.

Je l'avais bien remarqué depuis quelque temps : plus j'écrivais, plus le niveau d'encre de mon unique stylo, un Bic transparent *Cristal médium*, diminuait de hauteur dans le tube en plastique souple légèrement opalescent qui retient le précieux produit coloré par des pigments dont je subodore qu'ils sont plus chimiques que naturels. Mais allez savoir la composition de l'encre pâteuse de ces objets ! Rien d'indiqué... Ni cela, ni le diamètre du tube, ni le volume d'encre ou à tout le moins le métrage linéaire d'écriture qu'ils peuvent développer pour autant que l'utilisateur se conforme à une pression normale de la bille d'acier inox sur le papier –et là faudrait-il encore évidemment s'entendre sur la « norme de la normalité »-... rien de rien... à moins que ce n'ait été apposé sur l'emballage ; je me souviens bien de l'emballage, un conditionnement d'environ six centimètres sur vingt, un carton à dominante jaune orangé imprimé, le stylo encapuchonné posé à droite et décalé vers le bas – dissymétries qui n'avaient pas manqué de me poser question à l'époque, il y a environ un an- et, enveloppant le tout, un blister translucide si rigide qu'il m'a fallu l'attaquer au couteau, mon Opinel n° 4 à lame carbone acheté en 1983. Cette orgie du *packaging* m'avait sitôt fait regretter cet achat contraire à l'éthique écolo dont j'aime à me parer, sans toutefois savoir si cette apparence est plausible auprès de mes interlocuteurs, peu nombreux il est vrai, tant je suis accaparé par mes romans, enfin par le premier dont j'ai déjà le titre que je garde secret pour prévenir tout plagiat. Le stylo, c'est pour ça... J'écris encore à la main, pratiquant un dessin des lettres qui, sans relever de la calligraphie, et sans me flatter, présente toutefois assez bien. Rien à voir avec la rédaction exécrable, et pour tout dire illisible même pour le pharmacien du coin pourtant passé pro dans l'art du déchiffrement des hiéroglyphes *toubibiens*, de mon médecin traitant.

Voilà une affaire bien complexe. D'autant plus perturbante que je viens de recevoir un formulaire à renseigner pour le renouvellement de mon passeport –auquel je tiens bien que je ne voyage jamais à l'étranger, question de principe, et aussi de moyens, vous avez vu les tarifs hôteliers dans les capitales ne serait-ce qu'européennes ? Horrible !- qui précise l'obligation de remplir les cases en noir. Or mon stylo actuel est bleu... Corneille, au secours !

André Bonnisseau

BREF...

Allo, Marcel ? Il faut absolument – mais vraiment – que je te raconte ce qui m’est arrivé ce matin ; enfin, je dis ce matin, je devrais dire en milieu de matinée parce que je me suis réveillé tard parce que, hier, j’ai voulu regarder – enfin, je devrais dire écouter – le débat à la télé sur la 8 – non, la 7 – non – enfin, je ne sais plus – je te confirmerai le canal par SMS ou sur *Snapchat* – à moins que ce soit *Facebook*. BREF ! c’est le genre d’émission où un animateur connu convie une demi douzaine – enfin un peu moins – disons quatre ou cinq – mais parfois c’est davantage et là : c’est la cacophonie assurée – encore que des fois, à trois ou quatre, et même moins – ils s’écharpent, ils causent en même temps avec force gestes et mimiques colériques – d u coup on n’entend, je veux dire : on ne comprend- plus rien – je me suis d’ailleurs toujours demandé pourquoi « entendre » signifie « comprendre » – pourquoi pas « voir » ou « sentir » ? faudra que je demande aux gens du CLEC : il doit y avoir une explication. BREF. Hier, l’animateur – je ne me souviens plus de son nom vu que je suis tombé, façon de parler – sur cette émission de débats par hasard – ou guidé par je ne sais quelle force occulte ? – des fois, tu crois faire quelque chose et tu fais autre chose – c’est marrant, non, pas marrant, bizarre. BREF. L’animateur vedette – genre propre sur lui et tout avec sa tête de premier de la classe, horripilant – lance le débat sur l’avenir de l’héliciculture – ou un truc comme ça – enfin, l’élevage des escargots – rien à voir avec les hélicoptères comme dirait Johnny – non, pas Halliday –qu’il repose en paix ! – non, Johnny qui tient – enfin qui tenait *le rendez-vous des amis* à Verjoux-les-Galoches, juste derrière l’épicerie de la mère – comment elle s’appelait déjà ? BREF. Johnny – mais si, tu le connais – même qu’un jour, il t’a chambré sur la couleur de tes bretelles – il faut dire qu’il y avait de quoi : orange fluo sur ton marcel rose – même Jean-Paul Gaultier n’y aurait pas pensé. BREF. Le gars de la télé lance le débat : ces pauvres gastéropodes à coquille – eh oui, j’ai des lettres ! - qui sont élevés en masse jusqu’aux fêtes de fin d’année pour être bouffés par des bourgeois indéliçats –enfin, indéliçats du point de vue social parce du point de vue gustatif, c’est super bon, les escargots – enfin, on croit que ce sont les escargots mais, en fait, ce qu’on goûte, c’est surtout la farce – tu mets n’importe quel morceau de barbaque dans une farce à escargots et ça passe pour un plat d’escargots. BREF. Donc, le gars de la télé...

José Claveizolle

Nouveau démarrage

Ce matin je me suis assise dans mon fauteuil à roulettes, ce fauteuil si confortable que j’avais au départ acheté pour mon mari, mais que j’ai récupéré lorsque je lui en ai acheté un autre dont le dossier était mieux adapté à sa morphologie et à sa pratique du balancement – *ça lui fait autant rockingchair que fauteuil de télétravail ! (et c’est vrai qu’avec le temps qu’on y a passé, dans ces fauteuils, cette année, il valait mieux en avoir de très confortables – et il faut espérer qu’on va bientôt voir le bout de cette pandémie parce que vraiment, l’année 2020, ça n’aura pas été la meilleure de ma vie... quoique, avec tout le temps dont j’ai disposé, j’ai pu rattraper mon retard sur pas mal de projets qui traînaient –, et c’est bien du coup que j’aie pu récupérer celui-ci) –,* ce qui m’a permis de m’installer devant mon ordinateur, une bécane achetée d’occasion lorsque mon précédent ordinateur de bureau m’a lâchement lâchée, me faisant perdre d’un coup quatre mois de travail (*car contrairement à ce que mon mari m’avait dit, le serveur réseau auquel il était raccordé ne faisait pas de sauvegarde automatique – heureusement on a tout de même pu récupérer pas mal de fichiers, mais sans nom, ce qui m’a coûté des heures et des heures d’analyse pour retrouver tous les fichiers utiles au milieu des dizaines de sauvegardes de fichiers temporaires (et de ce fait incomplets) et de vieux documents jetés à la corbeille jamais vidée*), nouvel ordinateur que nous nous sommes procuré en un temps record – *quelques jours*

seulement, de mémoire (mais ma mémoire n'est plus tout à fait ce qu'elle était...) –, ce qui m'a permis de reprendre les travaux en cours, travaux que, pas rancunière pour un sou, je continue à effectuer sur ordinateur – *mais à présent je dispose de multiples systèmes de sauvegarde en chaîne, et à moins de catastrophe majeure (je ne parle évidemment pas de catastrophe du type sanitaire comme la pandémie de Covid-19, mais de quelque chose susceptible de dévaster des réseaux informatiques – et je parle là surtout des réseaux personnels, et non des systèmes de connexion externes reliant les box aux serveurs de l'Internet), ce qui voudrait dire en somme l'apocalypse (guerres, séismes, météorites heurtant la Terre ou je ne sais quel cataclysme digne d'un film à gros budget en effets spéciaux – de ceux que j'espère retrouver sur grand écran dès le 15 décembre, parce que ça me manque tellement le cinéma !)* –, et donc j'encours finalement assez peu de risques que pareille mésaventure se reproduise – *et c'est tant mieux parce que j'en ai bien pleuré, de cette affaire-là – ; c'est pourquoi c'est sans angoisse aucune que j'appuie sur le bouton démarrer.*

Marie-Noëlle Rouanet

Petit déjeuner

Debout pour le déjeuner. Je me lave les mains – qu'ont-elles touché durant la nuit ? – me sers un verre d'eau gazeuse ou plate, de source toujours, l'avale à petites gorgées – pas le verre, l'eau – ouvre la fenêtre de cuisine, rabats l'une sur l'autre les lames de volet en bois peint, maintiens le crochet mâle – ben oui sinon je n'arriverai pas au bout. Fenêtre fermée, j'ouvre la bouilloire et y verse de l'eau jusqu'au trait supérieur au demi litre pour rincer mais en conserver suffisamment pour infuser. Clic sur le bouton lumineux de mise en chauffe, l'appareil est branché en continu, avant d'emplir la boule de thé du jour, différent de celui bu la veille, les boîtes sont rangées, placées selon l'ordre d'utilisation. Quand l'eau bout j'éteins l'interrupteur, faut économiser l'énergie électrique, verse un peu d'eau dans l'ustensile, le vide, insère la boule et arrose le thé, mets la capuche, sorte de chapeau. Je sors du réfrigérateur un yaourt nature sans sucre, velouté d'une marque connue, le pot de confiture ou du placard, celui de miel d'un apiculteur du coin. J'attrape un fruit dans le compotier, kiwi, orange, pomelo, riche en vitamine C, le pose sur le plateau près de la cuillère, celle qui a servi au thé, et du couteau à scie ou dents, essayez avec un couteau lisse d'entamer la peau d'agrumes ou de couper une tranche de pain à glisser dans le grille-pain réglé pour ne pas la brûler cette tranche. J'installe la chaise haute et pliante devant le plateau en alignant les pieds arrières au joint du carrelage long. Le thé infuse... J'ouvre alors les autres volets de l'appartement, ceux de la large fenêtre de la salle puis de la chambre inoccupée trop souvent pour finir par la porte-fenêtre de ma chambre que je laisse ouverte, pour aérer. Retour dans la cuisine : j'ôte la boule de la théière après avoir soulevé le couvercle, les dépose – boule et couvercle – dans l'évier, pose mes fesses sur la chaise. Enfin, je peux déjeuner, sans faim !

Madeleine de Groot

Où sont passées mes lunettes ?

La lettre était posée en évidence sur mon paillason, mais, à l'œil nu, impossible de déchiffrer le message. Maudite vieillesse qui nous vole nos capacités ! Ne riez pas, jeunes gens, ça viendra aussi pour vous, et plus tôt que vous ne pensez !

Pour en avoir le cœur net, je me suis donc mise en quête de mes lunettes que je ne parviens pas à garder en bandoulière autour du cou, bien qu'elles soient attachées à un joli cordon en perles, assorti aux montures. Elles ne sont pas sur la commode de l'entrée, un vieux meuble à l'ancienne avec des

poignées dorées, que je n'ai toujours pas bazardé bien qu'il me sorte par les yeux. Mais il me vient de ma belle-famille, alors pour ne pas fâcher Robert, j'ai patienté. Aujourd'hui que je suis veuve, il faudrait que je me décide...

Bon, voyons dans la salle de séjour. Tudieu quel foutoir sur la table de l'ordinateur ! Une poule n'y retrouverait pas ses poussins, comme disait ma mère en parlant de ma chambre de jeune fille. Mais, entre nous, je ne vois pas pourquoi une poule viendrait pondre dans le voisinage de mon ordinateur. Rien de ce côté-là, non plus. Peut-être sur le bureau de la chambre ? Là aussi s'empilent livres et papiers... que je me suis promis de ranger, mais sans préciser quand. Tiens ! Voilà la carte de Lisa, sur laquelle elle me souhaitait un bon anniversaire depuis New York ! On ne peut pas dire qu'elle ait beaucoup de choses à me raconter ma fille !

Elle pense à ton anniversaire, c'est déjà ça ! me dirait Odette.

Oui, si on veut, mais Noël et la Fête des mères sont à peu près les seules occasions où elle pense à m'envoyer un mot, laconique à souhait. Depuis qu'elle a trouvé ce job super intéressant en Amérique, après la mort de son père, je ne l'ai pas revue. Elle ne m'a jamais invitée non plus à traverser l'Atlantique. Il paraît que j'aurais du mal à supporter le voyage, vu mes problèmes de mauvaise circulation sanguine et que je ne me ferais pas à la vie américaine ! Qu'est-ce qu'elle en sait ? Quant à mes problèmes de santé, c'est bien la première fois qu'elle s'en préoccupe. N'en parlons plus ! Je ne connaîtrai peut-être jamais mes petits-enfants ! Qu'à cela ne tienne, je n'aime pas beaucoup les enfants !

Pour en revenir à mes lunettes, il ne reste plus que la salle de bain où il y aurait également un joli tri à faire... Plusieurs pots de crème ou parfums sont probablement périmés depuis longtemps.

Horreur ! Qui est cette vieille femme dans le miroir ? Je rigole ! C'est moi, bien sûr ! Mais, dites-moi, je rêve ou elle a mes lunettes sur sa tête, la dame ? Enfin je veux dire... Oui, vous avez compris. Âne qui porte et qui n'en sait rien ! Autre citation maternelle ! Je vais enfin pouvoir déchiffrer la missive bizarre – oui, j'ai dit bizarre mon cher cousin ! – que j'ai trouvée tout à l'heure sur mon paillason...

Au fait, elle est où, la missive en question ? Qu'est-ce que j'en ai fait ? Où ai-je bien pu la poser au cours de mon périple ?

Pas de panique, la belle ! Tu vas forcément la retrouver. Il te suffit de refaire le même chemin... À l'envers !

Pierrette Tournier

La « balayuse »

La poussière s'accumule dans l'appartement. J'ai aperçu des moutons sous les meubles de l'entrée. Je vais devoir passer l'aspirateur. Ah il faut que je vous dise que je dispose d'un bel aspirateur de couleur vert amande. Je me souviens du jour où j'ai été le choisir au Bazar de l'Hôtel de Ville à Paris, dans le quatrième arrondissement (vous savez, dans le quartier du Marais !) cela remonte à quelques années maintenant. Le vendeur avait d'ailleurs eu l'air surpris que je choisisse mon appareil en fonction de la couleur. Pourtant sa marque (Miele) n'a rien à voir avec ce coloris !

Bon, je l'ai maintenant bien en main. J'ai branché la prise dans le couloir et le voilà qui vrombit allègrement, aspirant tout sur son passage... Cet ustensile de maison muni d'une pompe à air permettant l'aspiration est plus pratique que le balai et s'il est bien manœuvré il se glisse avantageusement sous les meubles. J'ai appris récemment qu'au Canada on l'appelle balayuse. Nos

amis Canadiens ont toujours des expressions pleines de bon sens. Elles nous surprennent souvent. J'aime bien quand Charlotte dit : tu parles à travers ton chapeau – autrement dit : tu parles à tort et à travers – mais pour en revenir à mon aspirateur je le manie avec dextérité, le traineau me suit docilement. Tiens cela me fait encore penser au Canada où la luge est dénommée « traine-sauvage » ! J'effectue un virage à angle droit pour pénétrer dans la chambre et voilà mon engin qui se heurte à la plinthe. Je recule délicatement pour le remettre dans l'axe et là, une image me traverse l'esprit : celle d'une course de vitesse, perché sur un gros aspirateur professionnel, dans les locaux où j'ai exercé quelques années. Rien de tel pour se défouler et créer des liens ! Le ménage se termine, je n'ai plus qu'à enrouler le fil, débrancher et ranger les ustensiles dans leur compartiment. Ce fidèle serviteur est toujours aussi performant. Il faudra que je vérifie si le sac à poussière n'est pas trop plein.

Maryse Destrem

La purée

Le lundi c'est le jour de la purée et le 7 décembre c'est la Saint Ambroise un prénom qui ne se porte plus beaucoup, d'ailleurs on en a inventé d'autres. Oui j'ai des patates, elles ne sont pas bien grosses mais Albert m'avait prévenu : cette année la récolte n'était pas brillante, à cause des grosses chaleurs, le thermomètre est monté jusqu'à 40°, dit-il, comme si on le savait pas, et la patate elle a besoin d'eau. Il nous a livré en sacs de dix kilos, s'il avait des sacs de vingt kilos cela ferait moins de manutention mais je ne vais pas le commander, il y a assez de sa femme pour cela, une femme d'ailleurs très agréable et mignonne en plus.

Ce que j'aime dans la purée, parce que j'en fais une fois par semaine, si j'ai le malheur de changer, alors j'ai des remarques, mais ils ne sont pas difficiles, ils mangent de tout à condition qu'il y ait assez, c'est comme le gratin de crozets, bien gratiné et croustillant, avec un petit verre de rouge, du gamay de la région, pas des grands crus tous les jours, oui, ce que j'aime dans la purée, j'étais en train de vous l'expliquer, ce que j'aime bien, c'est le moment où je mélange les patates cuites, passées au moulin à légumes qui n'est plus tout neuf, d'ailleurs ; c'est ma mère qui me l'avait donné : faut pas regarder les grilles, elles ont bien quelques points de rouille mais une fois nettoyées, c'est comme neuf, alors je mélange les patates écrasées avec le lait qui a chauffé pendant que je moulinais, comme ça je peux surveiller, l'autre fois, le téléphone a sonné alors que j'étais en train de faire ça, eh bien le lait s'est sauvé mais c'était mon dernier litre, je l'avais entamé la veille, pour une quiche, c'est le menu du dimanche soir, sauf en hiver puisqu'on a de la soupe, si, c'est une habitude, mais là je n'avais plus de lait bien sûr, alors, je n'ai qu'une solution, aller en chercher chez la voisine. Ma voisine n'est pas regardante, depuis le temps qu'on se connaît et en plus j'ai gardé ses enfants, des gosses sans problèmes, et bien élevés, on ne se gêne pas, on se dépanne. C'est donc grâce à elle que j'ai pu terminer mon plat. Je ne sais pas comment j'aurais fait autrement surtout que les patates étaient déjà écrasées.

Aujourd'hui, je pense que je vais arriver à quelque chose de souple de doux au palais, d'onctueux, sans être trop liquide, on ne mange pas la purée avec une cuillère, et bien sûr je rajouterai un petit peu de beurre frais, attention du beurre au lait entier acheté à la fruitière samedi dernier à midi, ils ont des bons produits il n'y a pas de secret....

François Déloge



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Session 3 – Jeu 3

Décembre 2020

Le Panthéon

En ce mois de novembre, Maurice Genevoix a fait son entrée au Panthéon, à l'occasion du centenaire de l'hommage rendu aux soldats inconnus.

Supposez : vous aussi, vous avez mérité d'entrer sous cette coupole dont le fronton est ceint de la formule « Aux grands Hommes la Patrie reconnaissante ». À côté de qui souhaiteriez-vous être installé ? Vous vous interrogez sur la façon de passer votre temps : imaginez un dialogue avec votre nouveau voisin, votre nouvelle voisine, qui a déjà ses habitudes. (2000-2500 signes).

Et voilà, ce qui devait arriver arriva et l'autre jour, de passage à Paris, alors que le me promenais sur les quais de Seine, sans rien demander à personne la mort m'accosta gentiment.

« Ça te dirait de faire un bout de chemin avec moi ? »

« Ma foi, pas trop, vraiment ça ne me dit rien ». En plus je me disais que si je l'accompagnais c'était pour la vie, mais j'en étais là de ma réflexion lorsqu'impitoyable elle me mit la main sur le collet et m'entraîna dans son sillage. C'est la vie, et du coup, j'ai réalisé que le pacte passé jadis avec Jacques Chirac, qui m'avait pris en amitié lorsque je suis arrivé à Paris en 1983, alors qu'il en était le maire, allait finalement se concrétiser. Vu ma grande taille, deux-mètres quinze, il m'avait promis que le Panthéon m'irait comme un gant.

« Aux grands hommes la patrie reconnaissante ».

Ma foi, pourquoi pas et si en plus je peux loger à côté de Victor Hugo j'aurais deux mots à lui dire et le maire avait validé ma demande sans en parler à Bernadette. Me voilà donc allongé près du caveau XXIV à côté de mon poète préféré, pas très loquace il faut bien le reconnaître.

« Oh Victor, t'as le bonjour d'Esméralda ! Non de Juliette je voulais dire ».

Pas de réponse.

« Oh Victor, cesse tes contemplations silencieuses, n'entends-tu pas cette voix intérieure parmi ces rayons et ces ombres ? »

Alors j'entendis comme un bruissement dans le caveau mitoyen et une voix grave questionna :

« T'es qui misérable ? »

« Un écrivain comme toi, qui œuvrait naguère à Saint-Denis, dans le neuf-trois ! »

« Quatre-vingt-treize tu veux dire ? »

« Oui... Je suis l'homme qui rit quand on me dit que tu écrivais debout ! Avec tout ce que t'as écrit tu ne fatiguais pas ? »

« Non , mais toi tu me fatigues, t'es de la famille de Sainte-Beuve, non ? »

On m'avait raconté qu'ils s'aimaient bien tous les deux.

« Oh la légende du XIXème siècle, ça va oh ! Et Napoléon III ça te parle ? »

« Le petit ! »

« Petit, petit, mais vous aviez peut-être un point commun ? »

« Mais Bonne Mère qui c'est qui m'a foutu un voisin pareil ! »

« Et oui, maman Trébuchet et Hortense de Beauharnais, elles n'auraient pas fauté des fois ? »

« Tu vas la fermer oui ! »

« Je ne veux pas te vexer, si tu veux on en reparle demain ? »

« C'est ça, demain, dès l'aube ! »

Je compris qu'il s'était retourné en soupirant fortement et en murmurant :

« Demain dès l'aube, à l'heure où tu t'éveilleras

Je te mettrai, vois-tu, malgré ton envergure

Ton arrogance veule, ton jargon scélérat

Mon pied au derrière et mon poing dans la figure ».

Yvan Blanc

Me voici promue à la panthéonisation ! C'est bien gentil, mais déjà la formule inscrite au fronton de cet illustre endroit ne me convient guère, elle mériterait d'être réactualisée. Elle illustre bien la misogynie qui a régné tout au long des siècles précédents. La Patrie ne saurait être reconnaissante qu'aux seuls hommes ? J'espère que cette erreur sera réparée rapidement mais puisqu'on me permet de choisir ma place parmi toutes les célébrités qui reposent ici, je demande à être installée aux côtés d'Émile Zola. J'ai longtemps hésité entre Germaine Tillion, Jean Moulin et Voltaire, puis j'ai finalement opté pour cette figure littéraire qui a su décrire avec justesse la société de son époque et qui n'a pas hésité à mettre en jeu sa notoriété pour défendre la morale et la justice. Installé depuis maintenant plus d'un siècle dans ce haut lieu il va pouvoir me servir de guide.

– Ah bonjour Émile. Vous permettez que je vous appelle ainsi puisque nous allons cohabiter°?

– Bien sûr ! Je suis ravi d'avoir enfin de la compagnie.

– Vous n'êtes pas trop rouillé depuis toutes ces années ? Vous ne vous ennuyez pas trop ? Comment occupez-vous votre temps ?

– J'écris ! Je poursuis mon œuvre *post mortem*, mais j'avoue que je manque de matière première, vous allez pouvoir me raconter ce qu'est devenue la société française depuis que je l'ai quittée.

– Les choses ont bien changé Émile ; plusieurs guerres, des progrès techniques et scientifiques immenses mais la misère existe toujours. Bien sûr le commerce n'a plus rien à voir avec ce que vous avez connu et décrit dans votre roman *Au bonheur des Dames* mais votre œil et votre plume se régèleraient dans nos centres commerciaux d'aujourd'hui.

Des gens vivent dans la rue et nous traversons une terrible pandémie qui génère chômage et misère. Vous auriez matière à écrire. Jusqu'à peu il n'était même plus possible de se procurer des ouvrages de lecture. Un monstre nommé Amazon s'est emparé du marché culturel et des biens de

consommation, écrasant tout sur son passage. Je vais avoir bien des choses à vous décrire, mais dites-moi quels sont les us et coutumes sous cette coupole, que je ne fasse pas de faux-pas.

– Oh ici, les choses sont calmes. Nous sortons surtout pour faire des rencontres la nuit. Après le passage du gardien. Nous échangeons d'un caveau à l'autre et si les points de vue divergent il est toutefois fort agréable de pouvoir se confronter à des esprits éclairés. Il faudra que vous nous contiez ce qui vous a valu de nous rejoindre en ce lieu.

Mais chut ! ça va être l'heure de la ronde. Nous reprendrons cette conversation plus tard, nous avons l'éternité devant nous.

Maryse Destrem

En cette année 2791, à l'occasion du millénaire de la création de l'édifice, la Conférence pour la promotion de l'élite nationale a voulu marquer les esprits des deux-millions-trois-cent-vingt-six-mille-sept-cent-trente-et-un habitants du pays. Encore que selon moi ce chiffre est certainement surestimé : bien que nous survivions cinq-cent-trois ans en moyenne aux meurtres, aux accidents, aux guerres, aux épidémies avant de devenir hologrammes, notre incapacité à une reproduction significative conduit à la disparition petit à petit de l'espèce humaine. Aussi ceux comme moi qui ont réussi à enfanter sont-ils élevés à la dignité suprême : entrer au Panthéon au moment de la disparition de leur enveloppe de chair, d'eau et d'os qui laisse place à une ombre...

D'autres rares cas sont susceptibles de mériter une telle promotion posthume : n'avoir tué personne par exemple, ou encore avoir pu fournir à la Banque de la reproduction des espèces menacées une qualité de sperme suffisante pour la procréation artificielle.

Et nous y voilà, enfin m'y voilà. Car il y a belle lurette que l'entrée au Panthéon se fait sans tambours, trompettes ou autres tralala moyenâgeux, préhistoriques même ; on y vient seul prendre la place qui nous a été assignée par la Conférence. Pour moi, c'est la place 1148 de la colonne VIII. Ce qui signifie que mon hologramme, amalgamé aux mille-cent-quarante-sept précédents, se retrouve agglutiné autour d'un couple qui aurait *travaillé dans des laboratoires* selon la fiche virtuelle qui m'a été remise. Hormis « couple », je n'ai pas bien saisi le sens de cette formulation, mais l'initiale de leur nom, un C comme moi Ct-pA/1e1-B-CiL, m'a convaincue.

Dans le brouhaha absolument silencieux qui remplit le lieu je tente de transmettre par ondes aphoniques la question qui me taraude : « et vous madame ou monsieur pourquoi êtes-vous ici et dans une boîte en plomb ? » puis je mets en action mes vibrisses infrafréquentielles pour saisir une éventuelle réponse... qui me parvient. Il y est question de sépulture, de travail, d'amour, de science, de recherche... que des mots qui n'évoquaient rien pour moi. Ce que je communique à mes interlocuteurs. Percevant leurs cris étouffés j'ai d'abord cru qu'ils s'esclaffaient –on m'avait souvent parlé de ce comportement bizarre de nos lointains ancêtres. Mais non, je le compris vite, malgré ma programmation d'imperméabilité à l'irrationalité : ils pleuraient à chaudes larmes.

André Bonnisseau

– Mes hommages, chère madame Veil !

– Bonjour Monsieur !

– Je me rappelle une conférence de presse sur la solidarité que vous présidiez au Sénat. En attendant votre arrivée, nous étions tous en train de deviser gaiement, et même bruyamment dans ce salon d'honneur du Palais du Luxembourg. D'un coup, par je ne sais quel phénomène, le silence s'est fait.

Vous y êtes entrée comme une reine, saluant discrètement l'assistance, sondant de votre regard clair chaque invité et ce sourire mystérieux, tel celui de la célèbre Mona Lisa – qui enferme sur lui tous ces souvenirs douloureux et qui semble dire : je vous pardonne. Oui, chère madame. Il est des êtres doués d'un pouvoir surnaturel et vous en êtes.

- Que voilà un souvenir étonnant. Merci de votre mansuétude, je ne mérite pas tant !
- Oh que si ! Et même trois fois plus. Lors de l'hommage qui vous a été rendu lorsque vous êtes venue rejoindre Antoine, votre mari. On a d'abord parlé de votre déportation durant la guerre.
- J'avais seize ans et je venais d'obtenir mon baccalauréat. Nous habitons Nice. Tous les membres de ma famille ont été arrêtés. J'ai été déportée au camp de travail d'Auschwitz-Birkenau par le convoi n°71 avec ma mère et une de mes sœurs. Presque tous ont été exterminés. De retour en France, j'ai volontairement choisi de me taire. C'est sans doute ce qui vous fait dire que j'ai ce sourire énigmatique.
- Ensuite, il y a eu la femme politique qui a fait adopter, en 1974, la loi sur l'interruption volontaire de grossesse en dépénalisant l'avortement.
- Ce fut un moment très pénible. Alors que je présentais ce projet de loi à l'Assemblée, certains députés vociféraient au nom d'une pseudo morale judéo-chrétienne ; ceux-là même qui envoyaient leurs maîtresses avorter à l'étranger ! Pour être tout à fait franche, ce projet n'aurait peut-être jamais vu le jour sans la bienveillance de mes « patrons », le président Valéry Giscard d'Estaing et le Premier ministre Jacques Chirac.
- Enfin, il y a eu votre rôle éminent dans la construction de l'Europe...
- J'ai été la première femme à présider le Parlement européen en 1979, de surcroît élue au suffrage universel, et je me suis engagée pour le "oui" au Traité européen en 2005.
- Cette Europe tenue par la France et l'Allemagne, celle-là même qui fut votre calvaire.
- Précisément ! En unifiant les états d'Europe, c'est la garantie de la paix, objectif suprême qui ne semble pas toujours compris, parce que des alliés ne se font pas la guerre. Mais l'antisémitisme perdure et ça me désole.
- Merci pour tout, chère Madame Veil !

José Claveizolle

Caveau XXIV, bien sûr. On m'avait demandé où mon corps devait être placé au Panthéon après mes funérailles, et c'est ce que j'avais répondu. À côté de Zola et Hugo, mes maîtres à ressentir, les pourvoyeurs de mon esprit d'engagement et de lutte contre les injustices et les inégalités. Je croyais que j'allais avoir avec eux des conversations élevées sur le monde, la vie, le destin de l'humanité. Et au lieu de cela, ces messieurs sont en querelle perpétuelle au sujet de notre voisin, Alexandre Dumas, dont ils ne se remettent pas que l'on ait osé le placer à côté d'eux. « Comment ? Cet écrivain qui n'a pas écrit la moitié de ses livres lui-même ? » Et patati et patalère. Ce que la mort fait des grands hommes ! Misère !

J'ai donc laissé les restes de mon être charnel dans le caveau XXIV mais j'ai baladé mon âme dans le Panthéon pour chercher meilleure cohabitation. J'ai fui l'entrée, évidemment. Quelle idée d'y avoir placé Voltaire et Rousseau ! Ce ne sont que chamailleries et disputes, leur querelle jamais apaisée depuis trois siècles. La bonté faite homme d'un côté, et le fiel et la verve dans un esprit inimitable de l'autre, les noms d'oiseaux fusent évidemment. Foin de mes chers penseurs qui ont pourtant guidé mes réflexions en matière de politique et de religion. Il me faut chercher ailleurs.

Je suis passée près de Bougainville au caveau III, ce grand voyageur qui m'a fait découvrir Tahiti par l'entremise de Diderot, mais au fond il n'était qu'un Européen cherchant à plaquer sa civilisation sur le monde « sauvage » ; tout ce qu'il y a laissé, ce sont les maladies. J'ai cherché ailleurs.

Je me suis dit que ce serait mieux avec des femmes, j'ai donc gagné le caveau VIII pour rendre visite à Marie Curie. Mais avec toutes ces épaisseurs de plomb dans son cercueil, même les âmes ont du mal à communiquer, et j'en ai vite eu assez de m'égosiller pour faire la causette. Je suis donc partie chercher ailleurs.

Je me suis rendue au caveau IX où a été placée Germaine Tillion, grande femme à tous égards, et que je connais surtout pour son implication dans la création des centres sociaux d'Algérie. Hélas, son cercueil est vide, et sa dépouille est bien trop loin pour communiquer sans sortir des murs. Alors je suis allée au caveau VI où repose Simone Veil. J'y suis restée longtemps, à échanger avec cette dame qui a changé la face du monde en donnant aux femmes pour la première fois de l'Histoire le droit et les moyens de disposer de leur corps et de réguler l'enfantement. Mais son mari était chagrin de nos inlassables discussions, et il m'a chassée.

Aussi suis-je allée déposer mon âme dans le caveau XXV, tout près de Louis Braille, ce grand homme grâce à qui la lecture a été donnée aux aveugles.

Marie-Noëlle Rouanet

- Désolée Maitre, je suis confuse. Dois-je vous appeler Monsieur de Voltaire ? Je vous appelle Maitre parce que vous fûtes avocat mais aussi parce que vous présidâtes à la destinée républicaine de notre pays et cela mérite *a minima* ce titre. Votre aura est telle que je ne trouve plus les mots, je suis émue. Trois siècles plus tard, vous n'imaginez pas quelle est votre puissance. Le Philosophe des Lumières. Vous êtes une institution, que dis-je un monument ! Vous avez éclairé le monde et moi, qui ne suis rien, vous me voyez dans une grande confusion gésir à vos côtés. Par une cocasse erreur des pompes funèbres qui a interverti ma dépouille avec celle de cette illustre femme de lettres qui vient de décéder on m'a amenée ici. J'ai tenté d'intervenir mais personne ne m'a entendue.

- Ah ah ah , j'adore cette plaisanterie, je m'ennuyais à mourir (ah ah) dans cette forêt de vieux cadavres, tous des hommes ou presque. Donnez-moi des nouvelles du monde. Comment vit-on ici bas ? Ne vous formalisez pas avec les usages, ici point de cérémonie. Plus nus que des vers (ils nous ont rongé depuis si longtemps) nous ne saurions jouer les pédants. Nous nous accommodons des restes. Appelez- moi François-Marie.

- La vie est à nouveau très compliquée. L'obscurantisme ressurgit, la peste est de retour. La folie s'est emparée du monde, notre planète est en danger. Notre société vacille. Nous vivons une période très étrange et le bonheur est en fuite. On dit que vous aviez pour formule « J'ai décidé d'être heureux parce que c'est bon pour la santé ? »

- Mais ma pauvre amie, toute ma vie je dus m'employer à fuir mon hypocondrie plus encore que mon ennemi juré, cet horrible Rousseau, ce ravi de la crèche. J'ai flambé pour briller en société, ce qui me tint par ailleurs debout plus de 83 ans. Poudre aux yeux que cette formule, je crevais de peur à l'idée de mourir et je jouais les bravaches. On ne décide pas d'être heureux mais on peut *a minima* refuser d'être malheureux, d'être victime. On ne naît pas heureux on le devient ! Ah ah ah ! Ça doit vous évoquer quelque chose, je me suis laissé dire qu'une certaine Simone m'avait chipé une part de la formule.

- Euh oui ! Mais comment savez-vous ? Comment vivez-vous votre séjour en ce lieu sinistre.... si officiel ?

- Ente nous soit dit, je n'y suis pour personne, on me fiche une paix... royale. Et pour cause. Ils sont tous morts !

Liliane Millet

Accueillie par une inconnue ! Rien de plus normal, voilà suffisamment de temps que suis morte. Quel bel hommage devant ce dôme au fronton rénové. Ils ont adapté la formule : « Aux Grandes Femmes, aux Grands Hommes la Patrie reconnaissante ». Je ne me souviens pas pourquoi cet honneur, j'en suis ébaudie. Celle qui discourut a parlé de guerre, de résistance, de langue française. Je n'ai pas tout compris, je suis morte depuis trop longtemps. Ils ont hésité à me placer entre deux résistantes de la guerre d'un vieux siècle, entre Germaine Tillion et Simone Veil mais finalement m'ont, sous prétexte de parité, déposée entre Alexandre Dumas et Victor Hugo, caveau XXIV. Littérature ont-ils dit. J'ai compris. Me voilà entre ces écrivains, étonnée. Alexandre, je l'ai connu dans le milieu du travail, au centre de documentation sidérurgique. Victor m'avait effrayé dans sa *Légende des siècles*, un texte qui se terminait par « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn » de quoi inquiéter l'élève d'un collège privé catholique. Un homme extraordinaire. Je n'ose l'aborder, trop impressionnée, impressionnant. Un peu intimidée je m'adresse à Alexandre :

- Vingt ans après, honorée de me trouver à vos côtés. Je dis vingt ans mais je n'en sais rien ou pas bien, pas plus si je suis la reine Margot ou la dame de Monsoreau. Pourquoi m'a-t-on installée si près de vous ? Vous n'êtes pas non plus le comte de Monte-Cristo, alors pourquoi baptiser votre propriété dans les Yvelines de ce titre ?

- Ah vous connaissez ma propriété ! Est-elle encore aussi bien entretenue qu'autrefois ?

- Magnifique, je l'ai visitée mais combien j'ai regretté de ne pouvoir entrer dans l'atelier où vous rédigez, entouré de nature, vos romans. J'ai erré autour de la bâtisse, franchi le pont, circulé dans les allées... regretté aussi qu'elle fût si près d'une clinique d'architecture assez laide et bien trop près de ces « pyramides », espaces dédiés aux sportifs privilégiés de ce coin fort prisé des gens fortunés.

- Me connaissiez-vous depuis longtemps ?

- Je n'avais pas vingt ans, ma cheffe de bureau, une Russe polyglotte férue de littérature française et les secrétaires découvrirent, incrédules, mon inculture : je n'avais pas lu *Les trois mousquetaires*. Je le reçus en cadeau de Noël.

- Avez-vous aimé ?

- À dix-huit ans je préférais les romans désuets. J'ai évolué, découvert la littérature française et étrangère. J'ai rencontré des gens, une association et nous avons lutté contre la langue unique. Une guerre difficile dans un monde où la culture n'apparaît pas toujours essentielle et indispensable. Ai-je été tirée au sort pour entrer à vos côtés ?

- Vous n'avez pas écrit ? Pas été éditée ?

- Euh... Je ne m'en souviens pas. Il y a si longtemps. Et puis pour tout vous dire, mes cendres ont été jetées à la mer : le cercueil ne contient qu'un peu d'eau de mer, peut-être même que du sel. Mais vous ignorez comme ils ont maltraité les langues, la planète. Je ne suis sans doute qu'un reste témoin d'une lointaine époque !

Madeleine de Grootte



Cercle littéraire des écrivains cheminots

Atelier spécial d'automne - Session 3 – Jeu 4

Décembre 2020

Fêtes sans fête

Écrire un texte en vers libres (16 maximum) dont chaque vers commence par un des sons de la phrase (dont vous utiliserez tout ou partie) : Fê-t-ons-No-ël-ain-si-que-le-jour-de-l'an-deux-mille-vingt-et-un.

Et pourquoi ne pas réaliser une forme d'anagramme sonore avec cette phrase ?

Unanimement, les auteurs ont choisi l'anagramme de 16 lignes, avec ou sans rimes et dans une belle diversité des sources d'inspiration : fête de Noël, défense de la langue, états d'âme, vin chaud ou encore musique, mais aussi la pandémie qui est encore très présente (et pesante).

Affligeant mais fidèle acrostiche !

FÉTichisme d'un langage simpliste ou exotique,
ON s'extasie de tout,
NOn sans se récrier :
Elle est belle notre France,
AINée fille de l'Église !
SI la mode est au « on »
QUEl avenir pour « nous » ?
LE vulgaire vaincra
JOURnalistiquement ?
DEbout contre la foule
LANçons un contre-feu !
DEUX mots bien agencés valent
MILLE discours qu'une
VINGTaine -et plus ! - de thuriféraires
Étasuniens franglophiles (*)
UNiformément nous infligent.

État de l'auteur : Mort alité, après refus aux urgences...

Alain Jourdain

(*) *Flambant néologisme qui devrait relever une médiocre inspiration.*

Fainéante, tu as dit ? Je préfère paresseuse si cela ne t'ennuie pas,
Ton vocabulaire manque de poésie, mon chéri.
Nonchalante me va bien aussi, ou contemplative,
Élégamment songeuse, l'esprit dans les nuages, si tu veux...
Inconditionnellement rêveuse, je parle avec les Dieux.
Sibylle... Tu connais ? C'est ma sœur... Ma sœur de cœur...
Quel ignorant tu fais, petit homme qui ne connaît pas la divine prophétesse!
Les mystères de l'âme ne te touchent donc jamais ?
Jouet d'une société consummatrice, consumériste, toujours pressée,
Destructrice de l'harmonie du monde,
La lenteur te fait horreur ! C'est pourtant le rythme de la nature, sais-tu ?
De la vie qui germe en secret dans le ventre de la terre...
Millimètre après millimètre elle se déploie et enfante des forêts magnifiques.
Vingt mille ans ce n'est rien pour elle ! Une goutte d'eau dans l'océan des âges...
Et nous, mortels sans importance, nous voudrions la façonner à notre médiocrité !
Un jour, peut-être, on comprendra tout cela. Trop tard probablement...

Pierrette Tournier

Fête ou défaite ?

Faites la fête, oui mais fêter quoi ? Regarde autour de toi, tu restes coi !
Ton année a été balisée de mauvaises surprises et d'embûches
Noël viendrait tout gommer ? Ca vaut bien une bûche.
Elle marquerait la fin de cette *distancielle* vie,
Ainsi que la fin de l'isolement et de la méfiance qui asservit.
Si demain n'est pas meilleur, qui ouvrira vers l'autre, ce chemin,
Que nous avons perdu, pour enfin pouvoir lui toucher la main ?
Le soleil demain encore se lèvera
Jour ordinaire ou jour tourmenté ? Vite on le saura !
De bonheur ou de malheur alors on pleurera
L'an neuf peut-être à jamais confinera les confinements
Deux à la suite qui disparaissent, ça s'arrose assurément.
Mille vins ne suffiraient pas au commun des mortels
Vainqueurs ou réchappés du Père éternel,
Et qui sont témoins, fatigués, comme en convalescence
Un cas unique dans notre histoire... Alors, que la fête commence !

François Déloge

Nectar hivernal

Faitout demi-empli de trois pintes de vin
Ton corps entier se prend au voyage divin...
Nos narines déjà quelque peu s'émoustillent,
Elles mettent en émoi nos yeux et nos papilles.
Un bon feu donne vie au liquide vermeil,
Silencieusement il livre ses merveilles :
Quelques volutes bleues planent telles des anges,
Le soupçon de gingembre et les zestes d'oranges
Jouent rhapsodies en chœur avec le sucre roux,
Deux pointes de muscade, et girofle dix clous.
Lentement à ce jeu se mêle la cannelle ...
Devant notre impatience, l'artisan solennel
Mit le nectar flambant dans tous les gobelets.
Vains dieux ces feux-follets, quel aimable ballet !
Et quand nos doigts gelés au vin chaud se brulèrent
Un pour tous, tous pour lui, nous trinquions à l'hiver...

André Bonnisseau

Fêlé le corps du violon s'est fendu
Tons disgracieux des cordes tendues
Noces rompues de musique et d'art.
Élise désœuvrée ne joue plus Mozart
Ainée chagrinée quitte la terrasse
Silhouette isolée, sorte de contrebasse.
Querelleur le vent fouette l'esprit tendu
Le cadeau l'avait ému aux larmes
Jour endeuillé : le violon a rendu l'âme.
De l'instrument les cordes distendues
L'an prochain ne seront pas entendues
Deux esses sourdes d'une table d'harmonie
Mille fois les sons furent sortis
Vingt-mille autres applaudis
Et des ouïes désormais plus de symphonie.

Madeleine de Groot

Fébriles, nous avons du mal à nous endormir ;
Tonton Jacques venait vérifier dans un sourire
Nos bouilles débarbouillées puis appelait Tatie.
Elle venait nous lire une histoire et bordait nos lits.
Un dialogue murmuré démarrait
Sitôt que la porte se refermait :
Que nous apporteraient-ils, le vieux bonhomme en rouge et ses lutins ?
Le sommeil finissait par nous gagner et nous sombrions jusqu'au matin.
Jour J, les plus grands réveillent les plus petits,
Deux minutes pour se préparer et c'est parti !
L'emballage du premier cadeau s'envole, puis les suivants
Devant un parterre d'adultes tout souriants
Mille bonheurs inondent ce matin de distribution de cadeaux
Vingt ans plus tard on regardera encore les photos
Et on cherchera à rappeler la voix de Tatie, les chuchotements dans le lit,
Un peu du sourire de Tonton Jacques, et le souvenir de ces jours bénis.

Marie-Noëlle Rouanet

Fée sorcière
Ton attraction magique,
Nonobstant ta prestance,
Elle reste sans effet.
Impudente !
Si tu crois nous abattre
Que sur toi vienne le mal.
Le masque protégera.
Jour de gloire
Devant ta déconvenue
Lentement mais sûrement
Deux ou trois fois plutôt qu'une
Mille vœux
Vaincrant assurément
Et brillera la fête.
Un pari gagné d'avance.

Mireille Gras

Fais ce que tu veux mais remonte
Ton masque sur ton nez parce que
Notre santé est fragile et
Elle le sait, la COVID qui
Insidieusement, répand la
Sinistrose partout à un point tel
Que le gouvernement exige que
Le peuple prenne ses responsabilités
Jour et nuit, et plutôt
Deux fois qu'une afin que
Lentement mais sûrement nous nous débarrassions
De cette pandémie qui, sournoise, nous
Mit le moral à zéro
Vindictive, envahit le monde entier qui
Étouffe sous le masque protecteur pour fêter
Un nouvel An triste

Yvan Blanc

FESTOYONS
TONNERRE !
NOËL APPROCHE
ÉLABORONS
UN REPAS VIRTUEL
CITROUILLE, CIGÜE
QUENELLES KETCHUP
LE TOUT MARINE
JOURNELLEMENT
DÉLAYONS DÉLICATEMENT
LENTEMENT
DEUX OU TROIS
MILLEPATTES
VINS DIVERS ASSORTIS
ET FÊTONS DIGNEMENT
UN NOËL ATYPIQUE !

Maryse Destrem

Fais-nous voir le soleil, corona sale engeance,
Tonsure dans le vent et griffe aux quatre morts,
Nobiliaire assassin sans patrie et sans port,
Hélas plébiscité par l'œil de la démence !
Impossible, dis-tu ? ferme ton bec crochu,
Sinistre engoulevant au gosier nécrophage !
Que peut nous importer ton sinistre équipage :
Le monde solidaire écrit « il est fichu » !
Jour après jour les cœurs, à force de barrières,
De Charybde en Scylla te promettent néant,
L'enfer qui sera tien, après le trou béant,
Deux affres méritées jusqu'au moment poussière !
Millésime d'amour, deux-mille-vingt-et-un
Vaincra, dans le combat qu'avec force il te livre,
Et l'avenir dira, bien au chaud dans nos livres,
« **Unis**, cette victoire est l'œuvre de chacun » !

Édouard PIOLET
